

Dissertation académique sur le cancer / [Bernard Peyrilhe].

Contributors

Peyrilhe, Bernard, 1735?-1804

Publication/Creation

Paris : Ruault, 1776.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ft96ww74>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



Compliments

of the

RÉPONSE à l'Extrait inséré dans le Journal de Médecine du mois de Février 1780, des *Observations Sommairess*, &c. par le même. 88 p. in-8°. Montpell. 1780.

MÉMOIRE sur l'origine du nom des rue & porte d'Enfer, par M. PAJON DE MONGETS; Extrait du Journ. des Scav. 24 p. in-12. Mai, 1780.

EXAMEN du Mémoire de M. Maret, Secrétaire de l'Académie de Dijon, &c. sur les moyens à employer, pour s'opposer aux ravages de la Variole. Extrait des Nos. 25 & 26 de la Gaz. de Santé, in-8°. 16 pag. 1780.

OBSERVATIONS sur le Magnétisme animal, par M. DESLON. 151 pag. in-12. Paris, Didot, &c. 1780.

MIRACLES de Mesmer. Extrait de la Gazette de Santé, 16 pages in-8°. Nos. 28 & 29, 1780.

A NOVEMBRI 1779. ad NOVEMBREM, 1780

THESES PATHOLOGICÆ,
ANNO 1780.

Die 3 Februarii.

Præside M. Colombier.

An in febris intermitentibus, ita in plerisque morbis periodicis, kina kina usus?

Bacc. M. de Fourcroy.

Die 8 Februarii.

Præside M. Desessartz.

Dissertatio de Emeticorum viribus & agendi modo.

Bacc. M. Laservolle. a.

Die 10 Februarii.

Præside M. de Cézan.

An dysentericis affeSibus ipecacuanha?

Bacc. M. Crochet.

Dissertatio quæ probatur morbum prævidendi metodo exacerbatum, curatu difficiliorem esse.

Bacc. M. Fouignet de Pellegrue a.

Die 2 Martii.

Præside M. Guilbert.

An variolis narconica?

Bacc. M. Grozieux de la Guerenne.

Die 7 Martii.

Præside M. Bourru.

An in acutis, diata è solis vegetantibus?

Bacc. M. Mahon de Houfflay.

Die 9 Martii.

M. Rouffin de Montabourg M. Elie de la Poterie præsidis, absentis, vices gerente.

Quid in corpus animalium valeat Medicus?

Bacc. M. Dupré. a.

DISSERTATION

ACADÉMIQUE

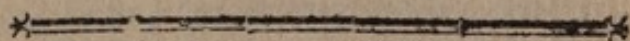
SUR

LE CANCER,

Qui a remporté le prix double de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon, le 8 Décembre 1773.

Par BER. PEYRILHE,

Professeur-Royal au Collège de Chirurgie de Paris, Conseiller du Comité de l'Académie Royale de Chirurgie, Docteur en Médecine de la Faculté de Toulouse, de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de la même Ville, & de celle des Sciences de Montpellier.



Prolen: sine matre creatam.



A P A R I S.

Chez RUULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC LXXVI.

DISSERTATION
MAGNANIMITATE
LE CANCER

Qui a remporté le prix de la
médecine de l'Université de Paris
l'an de la République 1793

Par B. A. W. Y. R. I. E. H. E.

Professeur - Roy de la Collège de Chirurgie
Paris, Docteur de la Faculté de Médecine
Royaume de France, Docteur en Philosophie
de la Faculté de Philosophie, de la Faculté
des Sciences, de la Faculté de Médecine
de la Faculté de Droit, de la Faculté des Sciences
de Montpellier.

Paris chez la Citoyenne
M. de la Harpe, Libraire, Palais National
à la Bibliothèque, ci-devant des Arts



LETTRE

DE L'AUTEUR,

A Monsieur *MATHEY*; Docteur
en Medecine de Montpellier, Au-
teur de cetre traduction.

Mr.

C'EST me bien connoître, que de me
juger incapable de faire une traduction
quelconque, & moins que toute autre
une traduction de mon propre Ouvrage.
Quand je pourrois me plier à ce genre
de travail, je me défigurerois malgré moi,
en étendant les endroits trop serrés, éclair-
cissant ceux qui sont obscurs, refaisant
ceux qui ne sont plus de mon goût, para-
phrasant, peut-être avec complaisance,
ceux que je crois bons, en un mot,
avec la meilleure envie de ne rien chan-
ger, je ferois un nouvel Ouvrage, ou
pour le moins une édition revue & cor-
rigée de celui-ci, & tout changement

m'est interdit par l'illustre Académie qui l'a couronné.

J'accepte avec joie l'offre que vous me faites de traduire cette Dissertation ; c'est me tirer d'un grand embarras , & me rendre un service bien agréable que de vous en charger. Elle ne pouvoit tomber en de meilleurs mains : imbu de mes principes , nourri de ma doctrine , & par vos réflexions assidues sur mes leçons tant publiques que privées , durant le tems que j'ai employé à votre éducation médicale , vous étant rendu propre le peu que je sais , vous devinerez ce que j'ai voulu dire , quand je ne l'aurai pas dit assez clairement pour être entendu de tous les lecteurs , & si j'ai mis quelque filiation dans mes idées , quelque enchaînement dans mes raisonnemens , quelque énergie & quelque chaleur dans mon style , je serai sûr de les retrouver dans votre Ouvrage. Je dis dans votre Ouvrage , car c'est créer que de bien traduire.

Je vous ferai passer quelques notes essentielles , que vous aurez la bonté de

marquer d'un astérisque, afin qu'on ne les confonde pas avec celles qui sont du fond de la Dissertation. De cette manière, l'obligation étroite que s'impose un Ecrivain de dire tout ce qu'il croit propre à éclaircir la question qu'il discute sera remplie, & la faculté d'apprécier & de juger mon Ouvrage tel qu'il a été couronné, ne sera point ôtée à la portion de lecteurs à qui la langue latine n'est point familière; faculté que l'Académie de Lyon a voulu sans doute leur conserver, en m'interdisant tout échange, addition ou retranchement.

Je suis, &c.

AVERTISSEMENT.

A MM. de l'Académie de Lyon.

*J*E ne destinois pas d'abord à votre examen, Messieurs, cet essai sur le Cancer & sur le virus cancéreux, & mon dessein depuis étoit de le traduire en notre langue, de le resserrer & de le mettre dans un autre ordre; mais le torrent des affaires m'en a empêché. Ce que vous appercevrez donc facilement de différence entre le plan de ce petit Ouvrage & le programme de l'Académie, est une tache originelle.

Il y a quelques obscurités, quelques superfluités, quelques simples allégations; j'aurois pu éclaircir les unes, retrancher les autres, & prouver les dernières. C'est pour ces objets que j'implore l'indulgence de l'Académie.



DISSERTATION
ACADÉMIQUE
SUR
LE CANCER.

I.  ES efforts infructueux des grands Médecins, tant anciens que modernes sur le Cancer, en nous détournant de la route qu'on a si long-temps suivie, nous engagent à nous en frayer une nouvelle. Nous ne sommes cependant pas assez aveuglés pour croire tout-à-fait inutiles les veilles de ces hommes célèbres. Rendons justice à leurs descriptions des maladies & à leurs observations pleines d'exactitude ; mais pour ce qui regarde la cause prochaine du Cancer & le virus cancéreux, ne recueillons que peu de chose de tout

8 DISSERTATION ACADÉMIQUE

ce qu'ils en ont écrit ; ufons fobrement auffi de leurs préceptes, concernant la cure tant diététique que pharmaceutique de cette maladie, afin que dans les fuites funeftes qu'eux-mêmes en déplorent, nous ne foyons pas obligés de reconnoître les dernières bornes de l'Art.

II. Le peu de fuccès des efforts que les modernes ont fait, foit pour pénétrer la nature du Cancer, foit pour le guérir, eft avoué de tous. Le Scalpel & les Caustiques, aujourd'hui voilà tous nos remèdes ; dans l'enfance de l'art, n'étoient-ce pas les mêmes ?

III. Il faut donc par de nouvelles routes, aller à ce mal horrible qu'on a jufqu'ici attaqué en vain : il faut établir de nouveaux principes, d'où l'on déduife une cure, malheureufe peut-être, mais différente. Nous ferons affez récompensés de notre travail, fi ce petit ouvrage fert à convaincre de la néceffité d'abandonner les routes connues & de s'en frayer de nouvelles dans la recherche des caufes du Cancer, de la matière qui le forme, de fes phénomènes, & des remèdes propres à le guérir.

Je réduis le Programme qui a été publié par l'Académie , aux cinq propositions suivantes , favoir :

1.° Rechercher les causes du virus cancéreux.

2.° Déterminer sa nature.

3.° Etablir ses effets , & les expliquer.

4.° Assigner les bornes où se trouve renfermée la possibilité de guérir le Cancer , par l'usage des médicamens tant internes qu'externes.

5.° Trouver la meilleure méthode pour guérir le Cancer.

*Rechercher les causes du virus
cancéreux.*

IV. A V A N T d'entrer dans cette recherche , nous avons cru devoir établir la théorie du Cancer , & nous y avons été déterminés surtout , parce que les causes du virus cancéreux , sont liées aux causes

1.° Section

mêmes de la maladie, & que c'est d'elles principalement qu'elles dérivent.

V. Si la guérison du Cancer est difficile, sa définition ne l'est pas moins. Parcourez les Livres de l'Art & vous n'y trouverez presque autre chose qu'un fatras immense de définitions, toutes opposées les unes aux autres (a). Ce défaut étoit presque inévitable en divisant, comme l'ont fait les Auteurs, une maladie simple de sa nature en plusieurs maladies; & en effet, outre d'autres noms encore, ils l'ont appelée, *Squirre parfait, imparfait, bénin, malin, sanguin, lymphatique, & Cancer occulte*. Pour nous regardant le Squirre & le Cancer comme une seule maladie, nous en rechercherons les différens temps, degrés ou périodes, & les différens états ou conditions, cet ordre nous paroissant plus conforme

(a) De tous les Auteurs, soient pour exemple ce petit nombre : le Cancer *occulte*, dit Juncker, (consp. Chir. pag. 137.) n'est autre chose qu'un *Squirre sanguin*. Platner, décrit le *Squirre malin* (Inst. Chir. § 264) comme Boërrhaave, le *Cancer occulte* (Aph. 497) &c.

à la nature, & plus propre à répandre de la clarté.

VI. Le Cancer se montre d'abord sous la forme d'une tumeur dure, rénitente, qui ne change point la couleur de la peau qui la recouvre, & qui est accompagnée de beaucoup ou de peu de douleur, ou même qui en est tout-à-fait exempte (a).

Définition du Cancer. Premier degré ou période, c'est-à-dire, le Squirre imparfait des Auteurs.

VII. Cette tumeur croît, ou reste dans le même état : croît-elle ? elle parcourt encore son premier degré ; cesse-t-elle d'être douloureuse, perd-

Second degré ; Squirre parfait.

(a) La foule des Auteurs pense que tout Cancer pullule d'un petit tubercule ; voyez *Gendron*, qui n'est pas sans célébrité parmi eux, *Hoffman*, &c. Van-Siweten (§ 1. p. 779) range dans la classe du Squirre & conséquemment du Cancer, le *Mélicéris*, l'*Athérome* & le *Stéatome*. On lit dans *Platner*, (ibid § 773) qu'un ganglion, la plus bénigne des tumeurs, changé en Cancer, & vomissant un torrent incroyable d'une humeur âcre & fétide, avoit tué le malade, comme le fait ordinairement le Cancer. Je pense qu'un exemple entre mille suffit. Si cependant il se rencontre quelques personnes à qui notre définition ou plutôt notre description ne plaise pas, nous les prions de considérer combien il y a de différence des ulcères cancroïdes, au Cancer vrai, & de consulter le paragraphe 63, du présent Ouvrage où il est question de ces ulcères.

12 DISSERTATION ACADÉMIQUE
elle sa sensibilité ? (a) elle entre dans
le second (b).

3.^e Degré,
le Squirre ma-
lin de quel-
ques-uns : le
Cancer oc-
culte des au-
tres.

VIII. Il n'est pas rare de voir le
Cancer rester plusieurs années dans ce
second degré, sans apporter aucune

(a) Les Auteurs nous annoncent l'insensibilité du Squirre comme très-certaine. Mais par quels signes se manifeste-t-elle donc alors, cette insensibilité si pronée ? Qui a jamais touché immédiatement un Squire, avant d'y porter l'instrument ? & s'il est impossible de le toucher, d'où peut-on déduire cette insensibilité, qu'on donne pour un signe diagnostique ? Il est certainement permis d'affirmer qu'un Squirre ne cause point de douleur, mais qu'il soit insensible, point du tout. Je n'ai pourtant pas voulu lui refuser cette perte de sensibilité, pour ne pas paroître trop m'écarter de la définition ordinaire.

(b) Les Auteurs qui donnent simplement le nom de *tumeur* à celle qui est encore dans ces deux premiers degrés ou périodes, & qui appellent *Squirre* celle dont nous parlerons bientôt, ne diffèrent de nous que par les termes, & disent la même chose. En effet, quand ils recherchent ensuite les commencemens du Squirre, ils reviennent à cette tumeur lymphatique qui est pour nous, un Cancer du premier & du second degré ; ils remontent de même au Squirre, quand ils ont à parler du Cancer. Ils font donc la même chose que nous, mais avec cette différence, qu'à l'aide d'une division claire & naturelle, nous développons facilement & pleinement, les commencemens du Cancer, ce qu'ils ne font qu'à peine, à travers l'obscurité & la confusion de leurs discours.

incommodité. Mais soit par sa propre force, soit à l'occasion d'un traitement mal entendu, d'un mauvais régime, d'un coup, &c. il recouvre de la sensibilité, même à un point extrême, & alors survient une douleur lancinante, pungitive, brûlante, qui à la vérité, ne continue pas toujours la même, mais qui revenant comme par des intervalles marqués, devient plus vive, sur-tout sur le soir. Tels sont les phénomènes du 3.^e degré.

IX Ces symptômes augmentent, la tumeur se couvre d'aspérités, & s'élève en pointe; les vaisseaux qui rampent à l'entour, se gonflent, & deviennent noirs, noirâtres ou violets. Cependant la tumeur croît, elle s'amollit dans quelques petits endroits, & enfin la peau rongée, s'ouvre, & présente un ulcère horrible, dont les bords sont épais, durs, renversés, d'un rouge pâle ou livides, qui répand un ichor âcre, fétide, noirâtre, jaune, verd, & sanguinolent, qui serpente en rongant, qui dévore tout ce qu'il rencontre, & qui tue enfin le malade dans des tourmens horribles, si l'on n'y remédie.

4.^e Degré;
Le Cancer
ouvert; le
Carcinome
des Auteurs;
les Grecs
l'appelloient
Phagedæna.
C'est à ce dé-
gré qu'appar-
tient la défi-
nition que
Juncker a
donnée du
Cancer.

X. Le siège le plus ordinaire du Cancer & qui lui est presque propre,

Siège du
Cancer.

14 DISSERTATION ACADÉMIQUE

sont les glandes , les parties glanduleuses , molles & lâches , & tout organe formé d'un tissu cellulaire , peu chargé de graisse. Il est cependant à remarquer que les organes les plus voisins du cœur , & les plus sensibles , sont plus souvent attaqués du Cancer , toutes choses égales d'ailleurs , que ceux qui en sont plus éloignés , & qui sont doués d'une moindre sensibilité ; & qu'aussi lorsqu'une fois il existe , il fait des progrès & des ravages en raison de la sensibilité de la partie qu'il occupe , & de son voisinage du cœur.

Cause con-
tenante , ou
prochaine du
Cancer.

XI. La cause matérielle du Cancer est l'humeur qui selon les loix de l'économie animale , arrose les organes dont nous venons de parler ; or , les expériences de Kaw & de Monro ont prouvé d'une manière incontestable , que la lymphe a un commerce constant & exclusif avec le tissu cellulaire & avec la plupart des glandes ; la lymphe est donc la cause matérielle du Cancer. Nous ne devons donc pas écouter l'antiquité sur cette cause , & nous devons regarder tout ce qu'elle dit de la pituite crasse , de l'atrabile , des ferments , des acides coagulans , &c , comme pure fiction , où tout se

ressent de la subtilité galénique. L'expérience n'est pas plus favorable à ceux qui accusent le sang d'être la cause matérielle de cette maladie (a).

XII. C'est du sein de plusieurs maux, que le Cancer pullule ordinairement; la chlorose, le défaut(b) ou la suppression des menstrues, le chagrin & la tristesse, les méditations longues & profondes, une vie molle & oisive, &c, comme autant de causes capables d'épaissir la lymphe, le font aussi de donner naissance au Cancer, Cause éloignée du Cancer,

(a) Voyez les Expér. de M. de Senac, T. II. p. 98. Becket, *de Cancro*, p. 165 & ci-après parag. xxxi.

(b) Dionis (Cours d'opér.) a eu lieu d'observer que, de vingt femmes attaquées du Cancer, quinze se trouvoient dans l'intervalle de 45 à 50 ans. Il ne faut pas s'étonner, si le Cancer naît plutôt dans le tems du défaut des règles des femmes, ou de leur cessation que dans un autre. Car le plus souvent la suppression de cette excretion est précédée d'une densité plus grande du sang & par conséquent de la lymphe, & si cette densité ne la précède pas, elle la suit. La croûte phlogistique que présente aux yeux & aux doigts le sang tiré des veines de ces malades, atteste cet état.

16 DISSERTATION ACADÉMIQUE

cer [*]. En général, tout ce qui épaisfit la lymphe médiatement & immédiatement, tout ce qui rétrécit son passage, en diminuant le calibre des vaisseaux, soit que la cause de ces effets, vienne de l'âcreté des agens chimiques, ou physiques, froids ou chauds, internes ou externes, malgré leur manière d'agir différente, tout cela, dis-je, doit sans doute retarder son mouvement de circulation, favoriser son adhésion aux parois de ses réservoirs, l'obstruction de ceux-ci, qui en est la suite, & par conséquent la naissance du Cancer. Enfin chacun d'après sa propre expérience, fait, que les coups, les chutes, les pressions fortes des corps durs, &c, méritent la pre-

[*] 12. Parmi les différentes manières dont ces causes éloignées concourent à la formation du Cancer, il en est une aussi vraie que frappante, c'est la diminution de la transpiration & la surabondance dans nos humeurs de la vapeur transpirable. Par-tout où l'on trouvera cet excès d'acrimonie, on pourra tenir pour démontrée l'existence de l'épaississement phlogistique, dont il est parlé dans la note précédente, épaississement bien différent du chlorotique & du scrophuleux.

miere place parmi les causes éloignées du Cancer.

XIII. Il ne faut point accuser le virus cancéreux de la naissance de ce mal horrible : car on ne le respire point avec l'air, on ne l'avale point avec les alimens, les coups ou les chutes ne l'insinuent point dans le corps (a). Tout ce qu'on a publié comme d'une voix unanime sur le virus cancéreux, ne feroit-il donc qu'une chimère ? Point du tout. Il y a, lorsque le Cancer est dans son troisième & quatrième degré, une matière ichoreuse, particulière, à laquelle personne ne niera que le nom de virus ne convienne, si l'on fait attention aux ravages qu'elle exerce. Mais cette matière ichoreuse, ou le virus, naît dans le sein même du Cancer, elle est le produit de sa dégénération ; d'où il suit, qu'il ne faut pas la regarder comme la cause de la maladie, mais comme son effet. Il est donc évident qu'~~es~~ tant que cause du Cancer, ce virus n'est qu'une chimère.

(a) Nous rechercherons ailleurs, (parag. xxxviii.) si le virus cancéreux est contagieux & héréditaire.

XIV. L'exposition que je viens de faire des causes, tant prochaines qu'éloignées du Cancer, ne convenant pas moins aux autres tumeurs lymphatiques qu'au Cancer, & celui-ci ayant un caractère particulier, traînant après lui des accidens qui lui sont propres, & se terminant d'une manière extraordinaire, il faut lui chercher des causes du même genre.

XV. Nous avons dit que la lymphe arrêtée dans ses plus petits canaux & dans les aréoles du tissu adipeux, étoit la cause matérielle du Cancer. Il nous reste à présent à rechercher la cause qui, en donnant une nouvelle énergie à cette humeur immobile & incapable de nuire, produit une si grande métamorphose.

XVI. Quoique le Cancer puisse indistinctement fixer son siège dans toutes les parties où rampent les plus petits vaisseaux, de toute espèce (a), il est cependant plus ordinaire, comme on l'a déjà dit, qu'il porte ses ravages

(a) *Wisman* a vu le péricrâne cancéreux ; *Foresius*, le grand angle de l'œil ; *Job-a-Mee-kren*, les yeux ; *Tulpius*, la caruneule lacrymale ; *Wisman*, un Cancer affreux au tour des oreilles ; le même *Tulpius*, en a vu un qui rongeoit les tempes ; *Riviere* & mille autres,

dans les endroits glanduleux, formés par un tissu cellulaire lâche, & arrosés par une grande quantité de vaisseaux nerveux & lymphatiques. Quelles que soient les causes qui retardent le passage de la lymphe par les parties, telles que l'érétisme des solides, (a) la viscosité ou la densité de la lymphe elle-même, l'atonie des petits canaux, des aréoles ou des vaisseaux sanguins, d'où naît l'engorgement; les coups, les chutes, les pressions d'où naissent différentes fugillations; le premier obstacle une fois donné, il est certain que le fluide abondant par derrière, poussera, pressera de plus en plus les molécules déjà adhérentes, & bientôt en partie se réunira aux premiers obstacles, & en partie s'échappera par les vaisseaux collatéraux. Or, comme le fluide qui

les narines; *Wisman* encore & d'autres, les joues; *Forestus*, le menton; *Riviere*, les gencives; *Ruisch*, la langue; *Heister* & moi [*], [*] J'ai encore revu ce cas, tout rare qu'il est, depuis la publication de cet Ouvrage, les mamelles d'un homme; la vessie urinaire, *Essais d'Edimb*; le foie, la rate, le pancréas, *la foule des observateurs*; *Stalpart*, l'urethre de la femme; un grand nombre d'observateurs, l'utérus; *Hildan*, la verge; *Turner*, l'anus; *Amatus-Lusitanus*, les jambes, &c.

(a) Le Cat, Recueil des prix de l'Académie Royale de Chirurgie, T. 1. in. 40.

aborde par derrière & que nous supposons lymphatique, (§ XI.) pêche par la densité; de quelque manière qu'il ait contracté ce vice, ou par le retard de son cours dans la partie malade ou autrement, il aura peine à se débarrasser des endroits obstrués, il fera forcé de s'arrêter, il augmentera l'engorgement primitif, & conséquemment la pression sur les vaisseaux voisins, d'où naissent encore de nouveaux obstacles au cours de celui qui doit arriver. Cependant la tumeur croît & se durcit par la réunion de ces obstacles, jusqu'à ce qu'enfin l'équilibre s'établissant entre la résistance des réservoirs & la force truisive du cœur & des artères, la maladie s'arrête ou paroît au moins s'arrêter.

XVII. C'est ici que l'occasion se présente de couper racine au Cancer, en tentant sa résolution; que des gommes dissoutes dans le vinaigre, des fumigations de vinaigre évaporé à un feu lent (a), des vaporations d'eau

(a) Galien (*ad Glauc*) employoit alternativement les emolliens & la vapeur du vinaigre, dans le traitement du Squirre; il assure que plusieurs malades ont été par ce traitement si

tiède, des solutions favoneuses & alkalines très-étendues & des médicaments internes de même vertu, m'ont quelquefois heureusement procurée.

Loin d'ici les topiques plus âcres; non seulement ils trompent l'espoir du médecin, mais ils aigrissent encore le mal, soit en crispant les vaisseaux, soit en attirant en plus grande abondance les liquides, à l'endroit qui en est déjà trop chargé. Enfin, on occasionne assez souvent par ce traitement l'inflammation, de tous les ac-

parfaitement guéris dans un court espace de tems, que bien des gens regardoient ces guérisons presque comme un œuvre magique.

[*] J'ai employé plusieurs fois la méthode de Galien, & si les effets des moyens qu'il conseille, n'ont pas paru au dessus de ce qu'on peut attendre des agens physiques, au-moins ont-ils toujours concouru plus ou moins efficacement, à remplir mes vues.

Il s'est glissé ici une transposition dans le texte latin, qui en trouble le sens, & dont nous ne nous sommes apperçus que lorsque l'édition étoit presque entièrement épuisée. Pour la corriger, il faut transporter la première ligne de la quinzième page, sous la première ligne de la quatorzième,

cidens le plus terrible, & le malade est ainsi porté au comble des maux.

XVIII. A ce période, quelquefois la force de la vie demeure comme suspendue, & ne porte point la tumeur à ce degré de dureté, qui résisteroit dans la suite aux plus puissants remèdes. Alors l'obstruction ne sort point de la classe des tumeurs bénignes. Mais lorsque les causes trusives persévèrent, la tumeur qu'elles pressent continuellement, parvient bientôt à une dureté mortelle, qu'aucun remède ne peut amollir, dureté qui ne cessera qu'au moment où le Cancer sera parvenu à une ulcération ou occulte ou manifeste.

XIX. La tumeur ayant perdu par sa dureté, tout commerce d'influx & d'efflux avec la masse entière des humeurs, à l'exception peut-être de quelque peu d'inhalation & d'exhalation, peut-être même d'une sorte de circulation à travers les gros vaisseaux, il est impossible d'après les loix constantes de l'économie animale, que la lymphe d'abord qui est en stagnation & ensuite les réservoirs qui la contiennent, ne se putréfient & ne dégénèrent en une matière ichoreuse.

Nous la regardons, cette matière ichoreuse, comme le vrai virus cancéreux; ainsi nous allons entreprendre de prouver qu'il naît une telle matière dans le sein de la tumeur cancéreuse, & c'est à quoi nous destinons la Section suivante.

Déterminer la nature du virus cancéreux.

XX. PERSONNE n'ignore que tous les fluides animaux se putréfient, s'ils sont en stase dans un lieu modérément chaud; donc les humeurs qui constituent la tumeur cancéreuse se putréfieront. Les expériences attestent à la vérité, qu'il faut nécessairement un certain degré de fluidité, pour que le mouvement de putréfaction puisse naître: les chairs desséchées ne se putréfient que quand l'humidité les pénètre; ce fait est connu de tout le monde. Et en effet, le mouvement de putréfaction ne peut pas absolument avoir lieu sans l'action & la réaction des molécules de la substance qui doit se pourrir, deux choses impossibles sans une cer-

Section 2.^e

taine fluidité. Nous n'ignorons pas que l'ingénieux M. *le Cat*, attribue tout l'ouvrage de la putréfaction à la fuite d'un *certain esprit conservateur anomal*; mais pour nous rejetant toute recherche des causes abstraites, nous l'attribuons à un état de tiédeur & de repos.

COROLLAIRE 1.^{er}

De ces principes, il suit naturellement que les concrétions cancéreuses seront exemptes de putréfaction, aussi long-temps que le défaut d'humidité empêchera entièrement le mouvement de leurs molécules insensibles: de ces principes, découle encore la raison pour laquelle les Cancers parvenus à leur second degré, c'est-à-dire, lorsque leur dureté semblable à celle de la pierre, empêche la naissance du mouvement spontané, pour laquelle, dis-je, les Cancers parvenus à ce second degré y restent sans nuire, même pendant plusieurs années.

COROLLAIRE 2.^e

Il découle de la même source que le mouvement spontané naîtra au moment même où tout mouvement de
trusion

trusion détruit, la matière qui forme l'obstruction recouvrera quelque fluidité. Guidé par ce Corollaire, chacun peut aisément prévoir les inconvéniens de l'usage des humectans & du séjour dans les pays pluvieux, marécageux, &c. pour ceux qui sont attaqués du Cancer, inconvéniens que l'expérience atteste, &c.

XXI. Ces Corollaires s'accordent parfaitement avec les phénomènes du Cancer. La concrétion cancéreuse devenue dure comme la pierre, ne cause au malade, tant qu'elle reste en cet état, que ces légères inquiétudes que le poids de la tumeur ou sa pression médiate ou immédiate sur les parties voisines supposent. Cependant elle se putrésie dans un espace de tems indéterminé; & voici comment, d'après les principes que j'ai posés plus haut, je développe le phénomène inévitable de la Putréfaction.

XXII. Il répugne à la raison comme à l'autopsie, que la masse universelle de la tumeur cancéreuse soit impénétrable au liquide vital: il y a de petits endroits qui sont placés entièrement hors des voies de la circulation, & qui ne jouissent de la vie, que

26 DISSERTATION ACADÉMIQUE

par l'irradiation des esprits animaux ; tandis que toutes les autres humeurs , avec le fluide nerveux , arrosent irrégulièrement & comme en désordre la plus grande partie de la tumeur. Cette tumeur vieillissant , les petits endroits où le mouvement de trusion n'a pas lieu , s'humectent , ou par l'inhalation qui se fait des parties voisines sur eux , sans exhalation de leur part ; ou par la rupture de quelque cellule adipeuse ou de quelques vaisseaux lymphatiques , qui versent sur eux le liquide qu'ils contiennent ; ou par la liquation de la lymphe concrète elle-même , produite par la chaleur vitale ; comme il arrive aux œufs pendant l'incubation par la chaleur seule de la poule. De quelque manière enfin que l'humidité pénètre dans ces petits endroits , bientôt les liens des élémens se brisent , & ces élémens ou atômes insensibles , agissent & réagissent les uns sur les autres , ou ce qui est la même chose , obéissent au mouvement de putréfaction.

XXIII. Le mouvement spontané , une fois né dans la concrétion cancéreuse , ne s'arrête plus ni entière-

ment ni en partie , que toute la masse des humeurs qui se trouvent hors des voies de la circulation , ne soit transformée en un ichor putride, âcre, corrosif, & qui est proprement la matiere *alkalescente volatile* de *Gaubius* (a). Cet ichor putride , à sa naissance , ainsi que dans la suite , n'a pas toujours la même énergie dans les cas différens. Il n'est pas facile de prévoir , jusqu'où ira sa malignité ; en général pourtant , on peut tenir pour sûr , que cet ichor ou virus en aura d'autant plus , que la tumeur aura été plus dure , qu'elle sera plus ancienne , & que les humeurs du malade auront plus de penchant à la dissolution putride , avant ou après la naissance du Cancer , &c.

XXIV. L'inspection des cadavres déterrés , ou de ceux qui dans les théâtres d'anatomie subissent le mouvement de putréfaction , a fait connoître que les nerfs & les vaisseaux de toute espèce , se putréfioient difficilement , tandis que le tissu cellulaire , la lymphe & les autres hu-

(a) *Institutiones Pathologicae* , sect. 310.

28 DISSERTATION ACADEMIQUE

meurs fécondaires , étoient très-promptement la proie de la putréfaction. Ainsi ces trois derniers élémens , qui contribuent à former la tumeur cancéreuse , feront déjà putréfiés , tandis que les deux premiers organes , c'est-à-dire , les vaisseaux & les nerfs conserveront encore leur structure & la faculté de remplir leurs premières fonctions.

De la différente disposition qu'ont à se putréfier les diverses substances qui forment la tumeur cancéreuse , se tire aisément la cause du retour de la douleur au commencement du troisieme degré (§. 8.). En effet , tandis que le nerf reste comprimé par les élémens qui l'environnent & comme engourdi , il n'éprouve aucune irritation , puisqu'il n'y a point d'aiguillon , ni par conséquent aucune cause de douleur ; & voilà pourquoi la tumeur en est exempte pendant tout le cours du second degré. Dans le troisieme au contraire , le nerf dégagé de ses liens , altérés & brisés par la putréfaction , sent la présence de l'aiguillon putride , & transmet au cerveau une impression désagréable ; & delà la douleur. Il est rare que cette douleur

furviennent brusquement ; la démangeaison & le prurit la précèdent ordinairement ; & si ces sensations naissent du sein même de la tumeur , elles sont de sûrs avant-coureurs de la douleur , & conséquemment elles annoncent le passage du Cancer du second au troisième degré. Si au contraire , cette démangeaison & ce prurit ne se font sentir qu'à la surface de la peau qui couvre la tumeur , ils ne portent avec eux aucun mauvais présage , & pour l'ordinaire , ils cèdent aux topiques anti-phlogistiques , anodins , & sur-tout aux préparations de plomb [*].

[*] Depuis que cet Ouvrage a paru , j'ai reconnu un troisième siège de la douleur , moyen entre les deux dont il est parlé dans ce paragraphe , c'est le tissu cellulaire qui environne la tumeur.

Il est difficile de discerner la douleur qui part de ce dernier siège , de celle qui vient de l'intérieur de la masse cancéreuse , malgré tous les éclaircissémens que peut donner le malade le plus intelligent. Voici le moyen dont je me suis servi pour acquérir cette connoissance si importante , tant pour le diagnostic , que pour le pronostic : j'applique un emplâtre vésicatoire au dessous de la tumeur cancéreuse , & j'entretiens l'excoriation , en mêlant un peu d'euphorbe au cérat dont je me sers pour le pansement. Je pré-

30 DISSERTATION ACADÉMIQUE.

Le pouvoir qui est rendu aux fluides de pénétrer dans les vaisseaux de la tumeur, d'où naît son accroissement dans le troisieme degré, & dans le quatrieme, son penchant & sa disposition aux hémorrhagies, découle de la même source.

XXV. Comme tout le monde ne convient pas que les substances animales pussent arriver à ce degré de putréfaction & de malignité, dans l'animal vivant, il est d'abord nécessaire de le prouver par des observations & par des expériences ; ensuite je développerai les propriétés des liquides putrides, d'où j'espère qu'il jaillira une lumière propre à jeter un grand jour sur la nature du virus cancéreux.

XXVI. On lit dans Haller (a) que la vapeur du pus qui sortoit d'un bubon pestilentiel renversa comme d'un

fère l'euphorbe aux cantharides, comme moins propre à être résorbée & moins irritante : si la douleur vient de l'intérieur de la masse, elle restera la même, malgré la décharge produite par le vésicant ; elle disparaîtra entièrement, au moins pour quelques jours, si elle a son siège dans le contour celluleux de la tumeur.

(a) Physiol. T. 11. p. 86.

coup de foudre le Médecin qui malheureusement le vouloit examiner. Au Siège de Brèda, la peste étant dans la ville, le sang des pestiférés ne se coaguloit point (a); il étoit livide & fétide. Le sang d'une femme attaquée d'une fièvre maligne comme éréthipélateuse, étoit si fétide en sortant de la veine, que le Chirurgien qui l'avoit ouverte & ceux qui l'assistoient en tombèrent en syncope (b). On a trouvé dans les glandes d'un homme mort vérolé, peu d'heures après qu'il fut expiré, une matière ichoreuse dont l'acrimonie étoit comparable à celle de l'eau forte (c). L'odeur infecte & détestable que répandent les membres attaqués de gangrène, si les forces & la chaleur vitale subsistent encore, est connue de tous ceux qui exercent la Chirurgie.

XXVII. Il paroît par toutes ces observations que le mouvement de putréfaction, ainsi que la liqueur putride qui en est le résultat, peuvent

(a) Vaudermeye, *de morbis Bredanis*. p. 14.

(b) Morton, *apparatus curat. morborum universalium*. p. 11.

(c) Masson, *de cari ossium*.

naître durant la vie des animaux même dans leurs parties défendues du courant de l'air. Mais pour ne pas laisser le moindre sujet de doute, il est nécessaire de détruire l'objection qui pourroit se tirer du défaut de son accès dans ces parties.

XXVIII. D'après les expériences des Docteurs Hales, Pringle & Macbride, nous savons que ce n'est pas l'accès de l'air extérieur, mais la fuite de l'intérieur qui est nécessaire pour la naissance de la putréfaction. En effet les éléments ne peuvent se désunir les uns d'avec les autres qu'auparavant ils ne soient dégagés de leurs liens, & aucun corps ne se putréfie que ses éléments devenus libres ne conçoivent le mouvement spontané; or l'air est le lien principal de nos parties. J'ajouterai que Macbride a démontré que les chairs se corrompent bien plus promptement sous la machine de *Boile*, vuide d'air, qu'à l'air libre (a).

L'accès de l'air de l'atmosphère, n'est donc point du tout nécessaire pour que la putréfaction ait lieu. Il

(a) Essais d'expériences, p. 114 & suiv.

feroit superflu d'entasser plus de preuves pour établir la nécessité de la fuite de l'air fixe, constitutif, fuite qui précède constamment la putréfaction.

XXIX. Ayant fait connoître par analogie la nécessité de la putréfaction des fluides qui sont en stase dans le Cancer, c'est maintenant par des observations indubitables, & par des expériences incontestables qu'il nous faut établir son existence.

XXX. Pour peu qu'on ait pratiqué la Chirurgie, on fait que dans le Cancer du 3.^e & 4.^e degré on trouve très-souvent dans le centre ou dans les centres de la tumeur des cavités remplies d'un ichor fétide, putride & très-âcre (a), c'est ce qu'avoient déjà re-

(a) Voici pourquoi les humeurs putrides auxquelles l'air n'a point eu d'accès sont pour l'ordinaire peu fétides; c'est que l'air intérieur faute d'espace pour se développer ne se dégage pas si parfaitement qu'il n'en reste dans les liqueurs putrides quelque peu qui maintient encore une certaine cohésion entre leurs élémens. De là vient, que l'huile fétide & l'alkali ne s'échappent pas dans l'air comme par torrens, & qu'en conséquence les humeurs à l'abri du contact de l'air sont moins fétides.

34 DISSERTATION ACADÉMIQUE

marqué Deidier (a), Harris (b) & d'autres Ecrivains. C'est aussi ce que confirment nos observations & expériences particulières, faites dans un tems ou dégagés de toute hypothèse, nous étions uniquement occupés à recueillir des faits.

re. Obser-
vation.

Une femme de la campagne, âgée de trente-trois ans, saine d'ailleurs, avoit au sein une tumeur cancéreuse, qui fut extirpée. Cette tumeur avoit fait tant de progrès dans l'espace de trois ans, que des douleurs lancinantes & brûlantes en annonçoient l'ouverture prochaine. Pendant qu'elle étoit encore en place il y avoit quelques petits endroits qui offroient au doigt moins de résistance que le reste de la tumeur. Ces petits endroits, que je nommerai foyers, je les ouvris avec précaution après l'extirpation de la tumeur, afin de ramasser autant que je pourrois de la liqueur que j'espérois y trouver, sur la foi des Auteurs. J'en ouvris successivement cinq qui étoient pleins d'une liqueur claire & jaunâtre, que je recueillis, non

(a) Des tumeurs, p. 103.

(b) Dissert. x. p. 168.

sans dégoût, par le moyen d'une éponge qui avoit été auparavant mouillée & bien exprimée; je rassemblai cette liqueur dans un verre, il y en eut cinq gros.

Je coupai en outre par petits morceaux la tumeur que j'avois auparavant dépouillée de la peau & de l'enveloppe grasseuse, pour en exprimer les suc les plus fluides; je les mis aussi dans un verre, il y en eut une once & cinq gros.

XXXI. Je partageai en trois parties la liqueur du premier vaisseau; je versai sur l'une de l'esprit de vin, sur l'autre de l'acide vitriolique, & je soumis la troisième à l'ébullition après y avoir mêlé un peu d'eau: mais je n'obtins de ces différens essais, que je fis avec tous les soins possibles, aucune coagulation.

La troisième partie de la liqueur ne fut pas plutôt sur le feu, qu'elle exhala une vapeur vraiment alcaline, si l'on peut s'en rapporter au témoignage de l'odorat. Becket a un exemple assez semblable que j'ajouterai au mien (a). *Nous exprimâmes*, dit-il,

(a) *Voy. Richard Guy, an Essay on the Schirrhous Tumours, pag. 46.*

36 DISSERTATION ACADÉMIQUE

le suc d'une tumeur cancéreuse, nous en remplîmes une cuillère que nous mîmes sur le feu, & bientôt s'exhala une vapeur tenue, &c.... Il ne dit rien à la vérité de la nature de la vapeur; mais sa fuite précipitée semble annoncer qu'elle étoit alkaline.

J'ai fait les mêmes expériences sur la liqueur du second vaisseau, & elle s'est en quelque sorte coagulée, moins cependant que les eaux de l'amnios soumises à l'action des acides minéraux & du feu; d'où j'ai soupçonné que la liqueur de cette expérience avoit le caractère de la lymphe où a commencé à se développer imparfaitement le mouvement de fermentation putride.

2e. Observation.

J'ai répété il y a quelques mois les mêmes expériences avec un succès entièrement semblable, tant sur une tumeur squirreuse de la cuisse, que sur un Cancer au sein, du troisième degré, qu'avoit une femme qui mourut subitement, lequel fut extirpé huit heures après sa mort. J'ajoutai une nouvelle expérience à celles-ci; j'en rendrai compte plus bas.

Je ne négligeai pas non plus d'observer les masses solides de ces Cancers;

ici , elles offroient à l'instrument tranchant la mollesse d'un cerveau à moitié cuit , & là , la dureté du cartilage.

La couleur des substances qui constituoient la tumeur n'étoit pas partout la même ; mais çà & là blanche , cendrée , citrine , violette , noire , &c. ces masses , si vous en exceptez quelques débris de vaisseaux , paroissoient à peine organiques à la vue ; & enfin les ayant découpées , presque tous les morceaux jettés dans l'eau bouillante , répandirent une odeur de foie de soufre ; à la vérité , les uns plutôt & les autres plus tard.

XXXII. Nous ne serons donc pas surpris , que tous les phénomènes de la putridité se rencontrent dans le Cancer : elle rompt tous les liens des parties animales ; elle résout en une sanie âcre & qu'aucun acide ne peut coaguler , les humeurs d'ailleurs coagulables , telles que le sang , la lymphe , le blanc d'œuf , la liqueur de l'amnios (a) ; elle fond la graisse ; elle amollit , d'abord , les chairs & les membranes , & les résout ensuite en mucilage (b) :

(a) Haller , *ibid.*

(b) Navier , sur l'amolissement des os.

38 DISSERTATION ACADÉMIQUE,

en outre le principal phénomène de la putridité encore commençante consiste, comme nous l'avons déjà dit, dans le dégagement de l'air (a). Le Cancer dans les troisieme & quatrieme degrés s'amollit aussi [§ 22], son organisation se détruit [§ 21], il se résout en une matière *Mucide*, & en conséquence, se creusent ces petites cavités que nous avons décrites plus haut [§ 30], & elles se remplissent de cette sanie qu'aucun acide ne peut coaguler [§ 31], de cette sanie, dis-je, qui est très-dangereuse pour l'homme [§ 39]. Cependant l'air se dégage des entraves de la tumeur, & se répand au dedans ou au dehors, sur son contour.

XXXIII. Quoiqu'il ne soit pas facile de démontrer invinciblement la fuite de l'air, lorsque le Cancer commence à obéir à la putréfaction, j'en ai pourtant une preuve qui n'est pas sans force; je vais la rapporter. La femme qui fait le sujet de la seconde observation, étoit morte, comme on le croyoit, en pleine santé. Le

(b) Pringle, *Appendix, containing 1°. Experiments upon septic and antiseptic, &c.* pag. 48, 49, & suiv. in-4°. & Macbride cà & là.

cadavre fut ouvert peu d'heures après la mort ; cependant le tissu cellulaire qui tapissoit le contour de la tumeur , la membrane extérieure des poumons , & les poumons eux-mêmes étoient si pleins & si distendus par l'air , qui s'étoit dégagé , qu'on auroit dit qu'ils étoient soufflés à dessein. Quoique je n'ose pas assurer que ce phénomène ait existé au même degré pendant la vie de la femme , on peut cependant le conjecturer avec quelque raison. D'ailleurs , le dégagement de l'air des solides & des fluides des animaux vivans , sa fuite & son passage de l'état de fixité à l'état élastique , sont clairement manifestés par les emphysèmes fréquens des abcès , des ulcères putrides & du Cancer lui-même ; par les bulles d'air qui sont mêlées avec le pus ou l'ichor qu'on exprime des uns & des autres , enfin par l'écume très-fétide qu'on a vu sortir avec bruit d'un os qui se putréfioit (a).

XXXIV. Enfin , quand on ne feroit aucun cas des preuves que j'ai rapportées jusqu'ici , je suis persuadé ,

(a) Haller , *ibid* , d'après Valentin.

d'après ma propre expérience, que quiconque en approchant le nez d'un Cancer ulcéré, aura respiré sans ménagement l'odeur infecte qu'il exhale, ne refusera pas de croire à l'existence de la crase vraiment putride du virus cancéreux. Nous avertissons néanmoins que cette expérience n'est pas sans danger (§ 29).

XXXV. L'ichor ou virus cancéreux n'a pas toujours un même aspect ni une même couleur : on l'a vu d'un rouge noir, cendré, jaunâtre, jaune ou verd. Cette variété due au hasard & inexplicable dans toute autre hypothèse, confirme notre étiologie. Une foule d'expériences prouvent en effet, que les substances animales qui se pourrissent dans un lieu garanti du contact de l'air, extérieur fournissent d'abord une sanie rougeâtre, qui, ensuite exposée à l'air devient brune, noire, jaune & enfin verte, sur la fin de la putréfaction.

XXXVI. Si j'ai raisonné conséquemment, il est incontestablement prouvé que le virus cancéreux ne diffère point de la sanie qui est le résidu de toute putréfaction animale, auquel manque tantôt le dégagement

ultérieur de l'air, tantôt la liberté nécessaire au choc des éléments & à l'union de ceux qui ont de l'analogie entre eux. Quoique nous ne puissions rien statuer d'absolument précis sur l'énergie du virus cancéreux, nous osons cependant assurer avec confiance, qu'elle sera d'autant plus grande que la chaleur de son foyer sera plus considérable. En effet, quand la chaleur languit, les liens qui attachent pour ainsi dire ensemble les molécules de la substance qui doit se putréfier se rompent à peine; les molécules dégagées de leurs liens ont de la difficulté à se séparer les unes des autres & plus encore à s'entrechoquer; conditions cependant absolument nécessaires pour que les élémens analogues s'unissent afin de constituer d'une part un alkali volatil & de l'autre une huile fétide. Or, les deux élémens qui unis ensemble formoient un mixte inert & sans force, désunis par la chaleur, fournissent des atômes hérissés, âcres, irritans & caustiques qui produisent enfin tous les ravages du Cancer.

XXXVII. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ceux qui prétendent que

le virus cancéreux est acide ; une vaine image de la vérité les a trompés , pendant même qu'ils la cherchoient par leurs expériences. La terre , dit-on , a fait effervescence avec ce virus ; eh bien ! ou cette terre étoit vraiment absorbante , & alors cette apparence d'effervescence qu'elle a fait voir , tandis qu'elle s'emparoit avidement de l'humidité , ne doit pas nous étonner ; ou c'étoit un composé salin-terreux , & alors il a pu naître une vraie effervescence , lorsque l'alkali volatil du virus s'emparoit de l'acide de la terre , ou lorsque le même acide chassoit l'acide plus foible du sel ammoniac mêlé au virus. On lit de plus encore que le virus cancéreux a changé en rouge la couleur du sirop violat : mais qui ne voit pas que l'existence d'un acide développé que cette couleur suppose , est entièrement détruite par l'odeur , la fétidité & par toutes les autres qualités du virus cancéreux ? D'ailleurs des expériences plusieurs fois répétées & tout nouvellement encore par M. Guy (a) , atte-

(a) Voyez l'Ouvrage cité à la Note du Parag. xxxi.

stent que la liqueur limpide qui découle de la tumeur cancéreuse, a fait effervescence avec l'acide vitriolique : nos expériences [§ 31] nous l'ont montré aussi, quoiqu'un peu obscurément.

XXXVIII. Avant de terminer nos recherches sur le virus cancéreux, il est à propos d'examiner, si l'on peut regarder avec raison ce vice comme héréditaire & contagieux.

On ne niera point que la plupart des malades atteints du Cancer, n'aient reçu la vie de parens qui ne l'ont point été ; & il y en a peu dans le nombre qui soient dans le cas contraire. Assurément personne ne pourra dire sérieusement que les malades de la première classe aient été infectés d'une tache héréditaire ; les autres ne me paroissent pas l'avoir été plus qu'eux. Car lorsque le Cancer est parvenu à ce point de malignité où toutes les humeurs sont viciées, condition que suppose l'infection de naissance, je doute très-fort que le malade ait jamais travaillé utilement à la génération de son semblable. Mais accordons que cela soit arrivé, les fluides de l'enfant pécheront tout au-

plus par la crase putride , & la pente naturelle que les jeunes animaux ont à l'acidité , la corrigera. D'où il suit , que dans cette hypothèse même , la tache héréditaire sera impuissante pour reproduire les Cancers des descendants. Mais on nous presse , en nous disant que *Boërhaave* a connu une famille dont tous les descendants, à certain âge, devenoient ictériques & enfin périssoient hydropiques, malgré tous les remèdes ; on ouvroit les cadavres , & on trouvoit constamment le foie squirreux. Sauf le respect dû à ce grand homme , je croirois que ce vice héréditaire tenoit à la structure des solides : car le Cancer affecte, de préférence, certains organes qui sont son siège particulier & comme propre (§. 10.) ; & parmi eux le foie y est fort sujet & en est très-souvent attaqué. Nous savons d'ailleurs, qu'il y a des conformations particulières, propres & héréditaires non-seulement à de certaines familles, mais même à des peuples entiers. Posons maintenant que le premier de cette famille que *Boërhaave* a connue, ait eu le foie conformé de la manière la plus propre à favoriser la

naissance du Cancer. Il est certain qu'il a pu transmettre cette conformation à ses enfans, & par conséquent le Cancer a pu faire périr tous les individus de cette famille, indépendamment de la transmission du virus cancéreux. Donc le virus cancéreux ne se transmet pas des peres aux enfans.

XXXIX. Quant à la contagion de ce virus, il faut avouer, qu'appliqué extérieurement ou porté dans l'intérieur, il peut infecter les hommes les plus sains. Les miasmes cancéreux bûs, pour ainsi dire, avec l'air, la salive & tout ce qui s'avale, procurent une crasse putride aux solides & aux fluides; & si les humeurs une fois infectées de ce vice, les glandes viennent à s'engorger & à se durcir, il n'est pas douteux qu'elles ne dégénèrent alors plus facilement en Cancer, que si le malade eût eu des humeurs bien constituées. Il n'est pas moins certain que le contact immédiat du virus, par le moyen de l'inhalation, peut donner naissance à des ulcères cancroïdes. Ce genre de malheur qu'on lit dans *Tulpius*, est arrivé à un homme qui suçait la mamelle cancéreuse de sa femme, poussé par le desir

de la foulager ; il lui survint un Cancer aux gencives de la machoire inférieure , qui le fit périr (a). Le même malheur est aussi arrivé à un Chirurgien de Londres , de l'Hôpital Saint Thomas , M. Smith, qui eut la hardiesse , après avoir extirpé un Cancer occulte , de goûter l'humeur lymphide dont étoit pleine une petite vessie qui étoit dans la mamelle : la faveur de cette humeur très-fétide & très-âcre , resta si opiniâtrément attachée , pour ainsi dire , à sa langue , que des vomissemens insurmontables le précipiterent dans le marasme & le firent périr. Le Medecin *Bellenger* nous en est encore un exemple ; sa femme mourut d'un Cancer ulcéré dont l'odeur virulente s'imprima tellement dans ses narines , qu'enfin il périt de la même maladie (b).

3e. Obser-
vation.

XL. Je rapporterai ici une expérience qui m'est particulière , sur la contagion du virus cancéreux : je pris environ deux drachmes du virus exprimé d'une mamelle cancéreuse,

(a) *Observ. Medic. lib. 4 p. 153.*

(b) Voyez les deux derniers exemples dans *Harris, Dissert. Med. Chir. p. 168.*

(Obfer. 2^e.) & ayant bleffé un chien fur le dos, je l'introduifis, autant qu'il me fut poffible, à l'aide d'une féringue, dans le tiffu cellulaire qui environnoit la plaie; je la fermai enfuite de mon mieux, à l'aide d'un emplâtre agglutinatif & d'un bandage. Trois jours après je levai cet appareil. La rétraction de la peau laiffoit voir un ulcère qui fentoit déjà très-mauvais; fa couleur étoit d'un violet noir & fa circonférence étoit emphyfemato-oedemateufe. Je refermai la plaie avec le même emplâtre, & quarante huit heures après je la découvris pour la feconde fois. Les fymptômes étoient graves alors; toute la peau, de la tête à la queue, étoit diftendue par un emphyfème-oedémateux; un peu de matiere ichoreufe, noirâtre découloit de la plaie; les yeux étoient brillans & la foif preffante; ce pauvre animal jettoit des cris perçans. Enfin ma fervante autant dégoûtée par la puanteur de fon hôte, qu'attendrie par fes gémiſſemens, jetta dans les latrines cet animal que fa plaie me rendoit précieux, & m'ôta ainſi l'occafion d'ob-

server les phénomènes ultérieurs de cette maladie factice.

J'ai fait mes efforts pour prouver l'identité du virus cancéreux & de l'ichor putride ; je n'ai ni omis ni diffimulé aucune expérience, aucune observation contraire à mon opinion. Si je n'ai pas écarté tous les sujets de doute, je crois avoir atteint du moins à la probabilité. J'espère que les justes appréciateurs des choses, pencheront d'autant plus volontiers vers cette opinion, qu'elle découle naturellement & comme d'elle-même de l'essence de la maladie & des loix les plus certaines de l'économie animale, & que d'ailleurs elle suffit abondamment à l'explication de tous les phénomènes du Cancer, à laquelle nous allons employer la section suivante.

*Etablir & expliquer les Effets
du Virus Cancéreux.*

3e. Section. XLI. LES effets du virus cancéreux sont ou particuliers ou généraux, c'est-à-dire, qu'il borne ses ravages à la partie malade, ou qu'il infecte

infecte toute l'économie animale : je traiterai des uns & des autres en commençant par les premiers. 1°. Le virus cancéreux enfermé dans les petites cavités éparſes de la tumeur [§ 30], pique & irrite les parties qu'il touche & que la compression n'engourdit plus comme auparavant ; delà , la douleur plus ou moins profonde , ſuivant le ſiege de la matiere ichoreuſe ; delà , une douleur brûlante , pungitive , lancinante , ſuivant la nature de l'aiguillon , & une chaleur âcre , preſque propre au Cancer.

2°. Le virus entraîne à la putridité qu'il éprouve , les parties qui le renferment ; car ce que le levain eſt à la pâte , à la farine , par exemple , paîtrie avec de l'eau , l'ichor putride l'eſt aux ſolides & aux fluides des animaux. Cette propriété de levain eſt prouvée par la gangrène de cauſe externe & par les ulcères putrides , leſquels s'étendent de proche en proche aux parties voiſines ; ainſi que par les phénomènes qui accompagnent la réſorbtiſion de l'ichor putride , &c. Enfin elle eſt démontrée par les expériences de pluſieurs hom-

mes célèbres (a), par lesquelles il est constaté que quelques brins de fil imprégnés de sanie putride, ont puissamment excité le mouvement de putréfaction.

XLII. 3°. La surface de la tumeur devient inégale : plus les vaisseaux ont conservé de leur intégrité, plus ils sont capables de recevoir abondamment les fluides; or, comme la douleur, suivant les loix de l'économie animale, appelle en foule les humeurs à la partie souffrante, il n'est pas étonnant que certains vaisseaux ou segmens de vaisseaux, se dilatent & s'engorgent plus que les autres; delà, les nœuds & les inégalités de la tumeur. A cette cause de nodosités, se joint l'amolissement des petites espaces dont j'ai tant de fois fait mention : la matière qui y est contenue se transforme en mucilage, tandis que les parties voisines, conservant leur ancienne dureté, offrent aux doigts qui les touchent des éminences solides.

XLIII. 4°. Il n'est pas rare qu'il survienne de petites tumeurs cancé-

(a) Pringle, exper. 18. Macbride, exper. 120.

reuses secondaires, aux environs de la première. Dans le Cancer des mamelles, & dans celui de la face, les glandes axillaires se gonflent presque toujours, s'endurcissent & dégénèrent en vrais Cancers.

Ces Cancers secondaires, diffèrent beaucoup du Cancer primitif; car la crasse putride est dans leur sein dès leur naissance. En effet, ceux-ci tirent leur origine de la résorption du virus cancéreux, porté par le tissu cellulaire dans les glandes voisines, où étant parvenu, il irrite, détermine un plus grand abord des fluides, & produit enfin l'engorgement & l'obstruction en conséquence de l'érétisme, qui accompagne l'aiguillon putride.

XLIV. 5°. Le virus cancéreux renfermé dans la tumeur, ronge peu-à-peu la peau qui le recouvre, & la perce enfin de très-petites ouvertures, par lesquelles il s'écoule goutte à goutte. Ces petites ouvertures augmentent par l'érosion, & versent tout ce que renferment de fluide les petites cavernes auxquelles ils répondent. Alors les douleurs diminuant, l'espérance augmente, mais elle est trompeuse; car bientôt il survient des symptômes

52 DISSERTATION ACADÉMIQUE

plus affreux que ceux qui existoient d'abord , occasionnés principalement par la libre fuite de l'air dégagé , & par la facilité que trouve à se dégager celui dont la présence modéroit l'activité de la putréfaction. Les cloisons qui séparoient les petites ouvertures se rongent , & tous ces petits ulcères se réunissent en un seul. Plus l'issue donnée à l'air interne est grande , plus les progrès de la corruption sont rapides , & plus la douleur augmente ; parce que le Cancer en se putréfiant se ramollit ; & que par là les nerfs cessant d'être comprimés , recouvrent leurs calibres naturels , présentent plus de surface à l'aiguillon putride , & transmettent plus facilement au cerveau les impressions qu'ils en reçoivent ; circonstances dont le concours rend les douleurs plus vives & plus étendues.

Quant aux causes du renversement des bords de l'ulcère cancéreux , de ses diverses couleurs , & du gonflement variqueux des vaisseaux , qui rampent à sa surface , chacun peut les déduire aisément de notre théorie. Ainsi sans m'y arrêter , je me hâte d'examiner , pourquoi le Cancer

fournit si peu de matière ichoreuse ; phénomène , digne sans doute d'un esprit plus pénétrant.

XLV. 6°. Tous les ulcères *sans afflux* répandent peu de matière ichoreuse ; la gangrène des vieillards en fournit si peu qu'on lui a donné le nom de gangrène sèche.

Cela n'est pas étonnant ; ces ulcères ne répandent d'humide que ce qu'en avoit la partie avant d'être ulcérée. Il en est de même du Cancer, il ne fournit que l'ichor qui résulte de sa propre dissolution ; car l'imperméabilité de la plupart de ses vaisseaux, s'oppose à l'écoulement d'un fluide étranger. Les hemorrhagies considérables qui se joignent quelquefois à l'écoulement propre du Cancer, doivent être attribuées au tissu cellulaire, qui environne la tumeur cancéreuse. Cette source une fois connue, on voit pourquoi elles sont plus considérables quand la masse cancéreuse est consumée, que pendant qu'elle étoit entière, quoiqu'ulcérée de toutes parts. A cette première cause il faut joindre l'érétisme qui ferme l'issue à la matière qui doit s'écouler, ou au moins, qui la rétrécit.

C'est aussi à cet éretisme que vous attribuerez avec raison les sinus, les clapiers, la résorption du virus, l'infection des humeurs, & cet air gêné, resserré, contraint, qu'ont les malades, & qu'on doit, si le Cancer est au sein, remarquer au col, à la face, au bras, à l'épaule voisine, & principalement à l'endroit où la maladie a son siège. Après l'amputation d'un Cancer au sein, la plaie même déjà cicatrisée, j'ai vu renaître à la poitrine & dans toute la région du diaphragme, un spasme si affreux que la malade croit qu'on la ferroit avec des chaînes de fer. Quatorze jours après le retour de ce symptôme, elle périt dans les convulsions.

XLVI. 7°. Il est constant, par l'observation, qu'il ne sort jamais de pus louable du fond d'un ulcère cancéreux, quoique ses bords fournissent quelquefois une matière puriforme, toujours désagréable à l'odorat.

Pourquoi donc l'ulcère cancéreux ne donne-t-il jamais du pus de bonne qualité? C'est ce que conçoit celui qui connoît la nature de ce fluide. En effet, le pus est une humeur homogène, qui diffère peu des humeurs

naturelles ; un liquide composé de fucs séreux - lymphatiques , huileux , dans lesquels peut-être , il peut se résoudre de nouveau ; une humeur qui ne peut nullement être soupçonnée de corruption , mais qui la prend bientôt si elle rencontre un levain putride , ou si elle séjourne dans un lieu chaud. N'est-il donc pas plus clair que le jour , que dans le Cancer il ne peut pas se former une seule goutte de pus de bonne qualité , & n'est-il pas évident aussi que s'il s'en formoit , il dégénéreroit bientôt en sanie putride ? Qui se persuadera jamais que d'une source putride , il puisse jaillir une liqueur pure & douce ?

XLVII. 8°. Quoique le virus cancéreux ne donne point naissance à ce qu'on appelle *les Racines* du Cancer , nous avons jugé à propos de le ranger au nombre de ses phénomènes. De ces *Racines* la docte antiquité n'en a rien dit , que je sache , & c'est M. Gendron (a) qui le premier les a vues , en détachant l'escarre d'un Cancer qu'il avoit traité par les caustiques. Il fut si

(a) Recherches sur le Cancer , pag. 25. chap. 3.

frappé de cette nouveauté, qu'il ne craignit pas d'affurer que ces racines, constituoient la vraie nature du Cancer; & depuis presque tous les auteurs, d'après le témoignage des autres, ou d'après leur propre expérience (a), ont prétendu qu'elles lui étoient essentielles. Je vais dire en peu de mots ce qu'il en faut croire.

XLVIII. Il est impossible qu'une masse dure, impénétrable dans sa plus grande partie aux liqueurs vitales, reste continue au tout, dans le corps animal, sans occasionner l'engorgement des vaisseaux qui la pénètrent & de ceux qui rampent à sa surface. Si c'est dans les grands vaisseaux sanguins que l'engorgement survient, ils reviennent sur eux-mêmes, en repoussant le sang qui séjournoit entre l'obstacle & la ramification la plus voisine; de creux,

(a) Hildam, obs. 84. cent. 3. Je trouve pourtant que M. Gataker, Chirurgien Anglois, a nié l'existence de ces racines. J'entends les *racines vraies*; car pour ce qui est des racines fausses, c'est-à-dire des vaisseaux pleins d'un sang noir, Galien, *Comment. in aphor.* 38; Aëtius, *cap.* 43. & beaucoup d'autres en ont fait mention.

ils deviennent solides , & enfin ligamenteux , ou du moins , ils ils paroissent : mais si c'est dans les vaisseaux , lymphatiques , comme ceux - ci ont plus de peine à se débarrasser de l'humeur qui les engorge , peut-être après en avoir exprimé la partie la plus fluide , comprimeront-ils & conserveront-ils la plus épaisse. De quelque manière que cela se fasse , ces vaisseaux se présenteront aussi sous l'apparence de ligamens capillaires : les nerfs à cause de leur petitesse ne me paroissent pas devoir être comptés parmi les racines du Cancer. Nous ne serons pas étonnés d'après cette étiologie , de voir *des filamens durs , blancs & denses , s'étendre du Cancer aux parties voisines* (a).

Après avoir donné le nom de racines à ces filamens , il étoit conséquent de prétendre qu'après l'extirpation du Cancer , il pulluloit de nouveau des racines qu'on avoit laissées , & c'est ce que le bon Van-Swieten , a cru prouver par un amas d'exemples (b). Il n'est pas d'une légère importance ,

(a) Gendron , dans l'Ouvrage cité.

(b) *In aphor.* 504.

58 DISSERTATION ACADÉMIQUE

de démêler ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de faux dans cette opinion ; je l'essayerai aussi : au moins louera-t-on mes efforts , si on ne loue pas mes succès.

XLIX. Il est prouvé que l'ichor putride , dont nous avons démontré l'existence dans le Cancer , entraîne à la même dégénération les parties qu'il impregne. Plus la vie est languissante dans les parties , moins elles résistent à la putridité. Après l'amputation du Cancer , les racines conservent le principe de putridité qu'elles ont reçu , & lorsqu'après cette amputation la plaie s'enflamme , & que sa chaleur augmente , elles tendent à la putridité d'un pas plus rapide que les autres parties , moins éloignées de la saine constitution. Ainsi , tandis que celles ci restent dans les bornes de la nature , celles-là , c'est-à-dire les racines , se putréfient , deviennent cancéreuses , & conséquemment , elles renouvellent le Cancer , ou creusent un ulcère cancroïde.

Mais que les tumeurs cancéreuses renaissent des racines , comme les branches du tronc , c'est ce qui répugne aux loix de l'économie ani-

male ; car les Vaisseaux qui forment ces racines , ont perdu leur force naturelle , leur ressort & leur organisation , ainsi que la propriété de pulluler , en même tems que la faculté de végéter , & ils n'ont plus que celle que les parties animales perdent la dernière , celle de se convertir en sanie putride. D'où il suit que l'affertion de ces hommes célèbres est prise ou dans le sens figuré , & alors elle est vraie , ou dans le sens littéral , & alors elle est fausse , même absurde.

On recueille des observations , que ces racines ne se montrent que très-rarement & toujours dans les vieux Cancers. Je croirois cependant volontiers qu'il en existe , à la vérité de très-tenues , plus souvent qu'on ne croit.

Mais pourquoi voit-on réussir tant d'amputations de Cancers , lorsqu'elles sont faites à tems , quoiqu'il reste des racines ? La raison n'est pas difficile à trouver : lorsqu'on ampute un Cancer trop ancien , les racines dont il est accompagné , sont déjà infectées du vice putréfactif , & peuvent conséquemment don-

ner naissance à la crase putride ; au lieu que dans les Cancers récents , elles n'ont point encore cette tache , & ne sont douées d'aucune énergie pour les renouveler après leur extirpation. On voit clairement par là , pourquoi , quand & dans quelles circonstances *le Cancer s'envenime , se porte dans l'intérieur , en engendre d'autres , & augmente ceux qui sont déjà nés , à moins qu'il ne puisse être entièrement extirpé avec sa semence & sa racine (a).*

L. 9°. Parmi les phénomènes affreux du Cancer , la première place est due à l'érosion , par laquelle l'ulcère fait des progrès , en rongant tout ce qui l'environne. Il est malheureux sans doute que ce phénomène important n'ait été éclairci par aucun Auteur. Tous à la place d'une explication mécanique , ont mis des tissus de mots vuides de sens. Tous vous diront avec une confiance qui étonne , que le Cancer ne ronge ainsi en rampant , que parceque que l'ichor dont il est abreuvé est âcre , corrosif & cau-

(a) Boërrhaave , aphorisme 504.

stique. Quoique je ne me flatte pas d'avoir pénétré ce mystère, je ne laisserai pas de dire ce qu'une longue méditation & des observations exactes m'ont appris.

L I. Nous avons déjà dit que les organes occupés par la putréfaction commençoient par s'amollir, qu'ensuite ils perdoient leur organisation & se convertissoient enfin en une huile visqueuse (§ 24). Nous avons aussi prouvé que la putréfaction étoit essentielle au Cancer (*Ibid*): donc les particules de la tumeur cancéreuse qui auront éprouvé cette dégénération ne pourront ni livrer passage aux fluides qui s'y porteront avec impétuosité, à travers les segments entiers des vaisseaux, puisqu'elles auront perdu leur organisation, ni leur faire résistance, puisqu'elles seront ramollies, & conséquemment privées de leur force naturelle. D'où il suit, que la partie des vaisseaux ramollie & corrompue, vient à être heurtée par l'impétuosité des fluides, sera séparée de la partie qui est saine, ou au moins, qui est plus voisine de la saine constitution, & que mêlée à la saine elle restera dans l'ulcère, où elle subira les derniers degrés

de la putréfaction. Le virus cancéreux donne à tout ce qu'il touche une malignité semblable à la sienne ; donc les extrémités des vaisseaux desquelles viennent d'être détachées les parties corrompues , s'amolliront & se corrompront à leur tour ; donc l'érosion marchera sans relâche , si d'un seul & même coup on n'enlève toute la corruption.

10°. Il est facile de déduire de cette théorie , pourquoi l'érosion marche tantôt plus rapidement , tantôt plus lentement , & pourquoi le mauvais régime & l'inflammation augmentées hâtent les progrès. D'abord l'inflammation l'augmente , parce que les parties animales privées de vie & exposées à un degré de chaleur , depuis le 32.° degré du thermomètre de Fahrenheit jusqu'au 92.° , se putréfient d'autant plus vite que la chaleur est plus grande entre ces deux termes.

2°. Parce que l'impétuosité des fluides qui viennent heurter les portions des organes corrompues , & par conséquent imperméables , croît avec l'inflammation. On déduit avec la même facilité des causes alléguées pourquoi il est d'autant plus à craindre

que le squirre ne dégénère en Cancer du 3.^e ou 4.^e degré, qu'il est plus voisin du cœur & qu'il est plus abondamment parsemé de vaisseaux de tout genre; & pourquoi s'il devient Cancer, ses ravages seront en raison de ces causes: la lenteur ou la célérité de l'érosion découle des mêmes sources Chacun voit maintenant l'influence du mauvais régime sur le Cancer, & peut facilement expliquer pourquoi les exercices, les alimens, les boissons, les médicamens échauffans, &c. sont si contraires aux personnes attaquées de cette maladie. Enfin pourquoi l'état du malade empire si promptement après l'extirpation du Cancer, si l'on a laissé un foyer putride, quelque petit qu'il soit, &c.

11^o. Qu'on se garde cependant d'inférer de la théorie que nous venons d'exposer, que le Cancer rongé jusqu'au vif par la sanie, dont l'âcreté est si puissante, doive se consumer par ses propres forces: car tandis qu'ici une particule putréfiée se sépare, là, une autre se putréfie, & subit bientôt le même sort. Il arrive quelquefois que des morceaux entiers se séparent; mais cela n'est pas fréquent

(a). Je ne doute nullement que si la séparation totale de l'escarre cancéreuse se faisoit tout d'un coup, il ne s'ensuivît une suppuration louable, ainsi que le salut du malade pourvu toutefois qu'on combattît la diathèse cancéreuse par des moyens victorieux. C'est, je pense, de cette manière que se sont faites les guérisons de Cancers spontanées dont je me rappelle confusément d'avoir lu ou entendu conter les histoires.

III. 12°. L'érosion marchant toujours & n'épargnant rien, corrode même les os, qui deviennent arides, friables, & se rompent, comme d'eux-mêmes.

Le corps des Chirurgiens de Paris, semble avoir pensé, en s'occupant à expliquer ce phénomène prodigieux, qu'il suffisoit pour la gloire de l'art, & l'avantage des malades, qu'il suffisoit, dis-je, d'alléguer le transport du virus cancéreux dans les os (b). Parmi eux, M. *Louis*, se défiant de son aptitude à pénétrer les secrets de la Nature. (). M. *le Cat*,

(a) Juncker, dans l'ouvrage cité, pag. 321.

(b) Ledan, Mémoire sur le Cancer, tom 3. de ceux de l'Académie Royale de Chirurgie.

(*) Voyez le texte, pag. 48.

a laissé le problème sans solution. Si les Auteurs nous paroissent n'avoir pas touché au but, c'est que tandis qu'ils se répandent vainement en plaintes contre le virus cancéreux, ils n'ont pas fait attention que ces mêmes vices des os sont communs à toutes les maladies chroniques, putrides, par exemple, à la phtisie, à la fièvre hectique, au rachitis, au scorbut, à la vérole, &c, & qu'ils les accompagnent si souvent, qu'à peine en trouverez-vous qui en soient exemptes; sur-tout, que vous ne rencontrerez jamais ces vices des os, sans que la crase putride occupe la partie ou toute l'économie animale. C'est donc à la cause qui est commune à toutes les maladies, qu'il faut avoir recours, comme à l'auteur de ces ravages; & cette cause, n'est autre chose que la crase putride elle-même.

13^o. La carie est ou locale, & alors elle est l'effet immédiat de l'ichor putride, qui baigne les os placés sous son foyer; ou générale, c'est-à-dire, ayant son siege en quelque lieu, que ce soit, autre que celui qu'occupe le foyer putride, & alors on doit la rapporter à la diathèse putride universelle.

Les os, à cause du peu de force vitale qui est en eux, ont de la peine à se débarrasser des miasmes putrides ; tandis que leur gluten, à cause de l'état de repos où il est, conçoit facilement le mouvement de putréfaction, que porte en lui le foyer putride. De ce peu d'action des parties osseuses, il arrive bientôt que les humeurs putrides circulant lentement dans les os, infectent du même vice le gluten qui lie entr'elles les molécules terreuses : or, le gluten en se putréfiant, perd sa faculté collante, & par conséquent le pouvoir de lier les parties. L'air d'ailleurs, le principal instrument de la cohésion des corps, ne cesse de s'en exhaler, dès le premier instant de la putréfaction, & delà une seconde cause du phénomène, qui ne prête pas peu de force à la première. Cependant les molécules terreuses dégagées de leur lien, savoir de leur gluten, sont absorbées en partie, tandis que l'autre partie reste en place dans l'os rongé. C'est ce dernier état qui constitue la carie.

14°. Les os deviennent fragiles, tantôt par la carie qui ronge quelque partie que ce soit, interne ou externe, du cylindre osseux ; tantôt par l'aridité

seule ou désunion des élémens sans qu'il y ait carie. Dans le premier cas ce qui reste d'épaisseur au cylindre osseux ne pouvant pas offrir une résistance proportionnée aux poids à soulever, aux efforts à faire, ou même à la force musculaire à soutenir, il se rompt à l'endroit carié. Dans le second l'air dégagé & dissipé par la putréfaction, le gluten liquéfié & résorbé, quoique les élémens terreux, ainsi qu'il arrive à un os brûlé, conservent encore entr'eux le même aspect & la même situation, ils ont néanmoins perdu leur cohésion avec leurs liens; & ainsi les os devenus friables par le défaut de continuité entre les élémens terreux, qui les composent en grande partie, se rompent çà & là au moindre effort (a).

LIII. 15°. Quoique les vaisseaux résistent davantage à la putréfaction que la plupart des autres organes, ils tombent cependant aussi en colliqua-

(a) Nous avons développé avec plus de soin, cette fragilité des os, ou comme ils l'appellent, cette friabilité, dans un ouvrage particulier sur l'amoïssement des os, qui doit bientôt paroître. C'est là qu'après avoir banni les acides & les avoir renvoyés dans les laboratoires de

tion & s'entrouvrent à la fin [§ 24]. De là les hémorragies quelquefois mortelles, sur tout si le Cancer a son siège à la matrice qui est arrosée par de gros vaisseaux, au sein, à la verge, &c. Il est d'autant plus difficile d'arrêter ces hémorragies, qu'on ne peut porter les secours externes jusqu'à leurs sources, & que quand la main peut y atteindre, la compression, les liqueurs styptiques, &c, irritent le Cancer & l'enveniment. Ajoutez à cela, que dans ce degré du Cancer, la dissolution du sang causée par la putréfaction, le rend presque incoercible à raison de l'état d'incohérence & de ténuité où se trouvent alors ses éléments.

chymie, pour y servir aux petites expériences dont le résultat est assez constamment celui qu'on a désiré, & qu'on pourroit assez bien caractériser, en les appelant par opposition avec les opérations de l'économie animale, *expériences mortes*, nous déduirons pleinement tous les vices des os, de la diathèse putride des humeurs (*).

(*) Un précis de cet ouvrage a été lu le 27 avril de l'année 1775, jour de l'inauguration du nouveau Collège de Chirurgie, dans la séance publique de l'Académie.

16°. Pendant que que cela se passe extérieurement, la partie de l'ichor cancéreux qui est résorbée par les petites veines rongées, & par le tissu cellulaire béant, infecte la masse des humeurs. De là les effets intérieurs (a): tels sont, la fièvre, qui bientôt prend le caractère de fièvre lente; la décoloration, la sécheresse, la couleur jaune & l'ardeur de la peau; delà la lésion ou l'abolition de la plus grande partie des fonctions, & le marasme dans lequel tombe le malade. La résorption du virus cancéreux persévérant, il s'allume une fièvre du plus mauvais caractère, une fièvre *cancéreuse* dont le degré de chaleur est supérieur à celui de la fièvre *héctique* ordinaire, & qui tourmente le malade sans relâche. Après un long dégoût l'appétit revient quelquefois, appétit très-voisin de la faim canine, phénomène qui est très-ordinaire dans toutes les maladies produites par l'âcreté putride. Les déjections, toujours accompagnées de douleurs de colique ven-

(a) Je n'ai pu m'empêcher, pour plus de clarté, de dire quelque chose des effets intérieurs du virus cancéreux, en même-tems que des extérieurs.

teuse & de ténésie, sont d'une féidité qui rend le malade insupportable à lui-même; ses urines, aussi très fétides, sont d'adord rouges, mais en se refroidissant elles deviennent blanches par la précipitation d'un sédiment rouge, que j'ai observé être en très-grande partie terreux; enfin des diarrhées & des sueurs colliquatives ferment la marche. La *fièvre cancéreuse* produit beaucoup de maux, & ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à la dompter; car elle est augmentée sans cesse par la diathèse putride, qu'elle augmente à son tour, & tant que cette fièvre persévère, il est indispensable que la machine entière se précipite vers le terme fatal.

LIV. 17°. L'éretisme vient de la même source que les phénomènes précédens. Les humeurs en effet, portées à ce point d'acrimonie cancéreuse que la nature de chacune d'elles comporte, piquent & irritent les solides, qui sont ici d'autant plus sensibles, que le chagrin, les inquiétudes, les insomnies & les médicamens, en les affoiblissant, les auront rendu plus susceptibles du mouvement d'irritabilité. C'est cette irritation morbifique de toute la ma-

chine qu'on appelle éréthisme , spasme , ou état cancéreux. Cet état est très difficile à dompter , & tant qu'il subsiste , il n'y a point de guérison à espérer ; car il produit des engorgemens qu'on ne peut ni arrêter ni résoudre , & qui dégénéreront bientôt en Cancer. D'ailleurs , sa présence atteste que toute l'économie animale est infectée du vice cancéreux , dont tous les efforts humains n'ont pu jusqu'à présent la délivrer. C'est de cet éréthisme cancéreux , comme d'un signe diagnostique que se déduit la raison , pourquoi quelques extirpations en apparence désespérées réussissent. A mon avis , on a trop peu d'égard a l'éréthisme , base principale du pronostic , & il n'est pas douteux que faute de le consulter , le jugement qu'on porte ne soit aussi caduque , que s'il n'étoit fondé que sur l'inspection de l'habitude du corps , presque sans aucun égard à la tumeur ou à l'ulcère. N'est-ce pas encore d'ans l'existence de cette même irritabilité morbifique , qu'il faut chercher la raison , pourquoi les femmes & surtout les hystériques , les hommes hypocondriaques , timides , sans cependant négliger le penchant naturel de tous ces sujets à l'acrimonie

putride, sont plus souvent attaqués du Cancer que ceux d'une autre constitution, & plus en danger qu'eux, lorsqu'ils en sont atteints? C'est à de plus savans que moi à prononcer. N'est-ce pas encore parce que cette même force d'irritabilité, quelle qu'elle soit, est plus foiblement excitée chez les brutes, qui sont exemptes des passions de l'ame, dont les hommes & surtout les hypochondriaques sont si violemment tourmentés, qu'elles sont plus rarement affectées que nous, & peut être même exemptes des vrais Cancers, quoiqu'elles soient sujettes à des obstructions en tout semblables aux nôtres.

18°. L'aiguillon de l'érétisme étant augmenté, pendant que le malade se précipite vers sa fin, les muscles plus fortement irrités se contractent en désordre & produisent des mouvemens convulsifs, ou de véritables convulsions. A cette cause particulière des convulsions, il faut cependant ajouter les autres causes ordinaires qui peuvent encore avoir lieu ici, telles que la douleur atroce, l'hémorragie, &c.

A l'état cancéreux semblent appartenir également l'anxiété de la région du diaphragme, la palpitation
du

du cœur, les douleurs de colique, la diarrhée, la constipation, l'ischurie, le diabète & les autres accidens qui tourmentent le malade, alternativement & sans ordre.

Enfin toutes les fonctions étant bouleversées, survient la maigreur extrême, qu'accompagne le dernier degré de putréfaction, tant des solides que des fluides, la perte entière des forces, & par intervalles, des hémorragies mortelles, des lypothymies, &c. Cependant les effets locaux augmentent, & sur-tout la douleur, plus atroce qu'eux tous. Cette foule de maux après une longue chaîne des misères les plus affreuses, fait périr enfin le malade dans les tourmens les plus cruels.

Assigner les bornes où se trouve renfermée la possibilité de guérir le Cancer par l'usage des médicamens, tant internes qu'externes.

L V. POUR comprendre ce que nous avons à dire pour éclaircir cette

4^e Section.

D

question, il faut avoir égard aux périodes ou degrés que nous avons assignés dans le Cancer. [§ 6 & suiv].

Le Cancer du premier degré est susceptible de résolution, & très-souvent elle arrive ou par l'art ou par la nature: je ne dis rien de sa curation comme étant sous la main de tout le monde. Le Cancer du second degré tantôt se résout & tantôt ne se résout point du tout; quand il commence, & qu'il est encore dans l'âge de l'accroissement, il cède pour l'ordinaire aux apéritifs tant mécaniques que physiques; quand au contraire il est plus ancien, & pour ainsi dire, adulte, il résiste à tous remèdes. Mais quelle borne sépare dans ce second degré du Cancer le plus jeune de l'adulte? L'autopsie l'a découverte, cette borne, c'est cet état de la tumeur dans lequel les solides n'ont perdu de leur organisation qu'une partie telle qu'ils puissent la recouvrer. Cet état peut très-bien se comparer avec la gangrène au moment même où les solides, si l'on se hâte d'y remédier, peuvent revenir à la vie; tandis que si on laisse échapper ce moment précieux, les solides deviennent la proie d'un sphacèle incu-

nable. Mais on insiste, à quel signe cette fatale borne se reconnoît - elle donc? J'avoue en vérité que je n'en connois point qui soit d'un usage certain & constant : celui qui se tire de la dureté de la tumeur, de son ancienneté, de son opiniâtreté, de la perte ou de l'existence actuelle de la faculté de sentir est trompeur. Le Cancer du second degré, susceptible de résolution, parce que son organisation subsiste encore, admet les mêmes medicamens que celui du premier. C'est dans ces cas, qu'il est à propos de rétablir l'écoulement des règles ou des hémorroïdes, & de combattre la viscosité & la stase des humeurs, ainsi que le relâchement des solides par les delayans, les émolliens, les atténuans, les stimulan, les évacuans, la diète & l'exercice. Mais que le chirurgien soit sur ses gardes ; la juste activité des remèdes, quand il s'agit du Cancer, est renfermée dans des bornes très-étroites : car il faut d'une part qu'ils raniment l'inertie des vaisseaux de la tumeur cancéreuse d'une manière convenable, autrement, ils seront inefficaces, & de l'autre, que leur action ne soit pas trop forte, de

peur de causer l'irritation, l'érétisme des solides, l'afflux des humeurs, & l'inflammation, au grand préjudice du malade. Celui qui auroit trouvé cette mesure des médicamens, précieuse autant que difficile, & qui en la désignant par un caractère particulier, auroit appris aux autres à s'en servir, auroit certainement rempli tous les points. Mais au défaut de cette règle, la résolution du Cancer du second degré qu'on tente par les médicamens, est toujours infidelle, souvent nuisible & quelquefois mortelle ; en un mot, la tumeur cancéreuse du second degré commençant, c'est-à-dire, qui n'est pas encore dépouillée de son organisation, cede aux remèdes, & c'est au Cancer de ce degré que conviennent les spécifiques tant anciens que modernes dont il seroit superflu de faire ici l'énumération [§ 11]. Quant à la tumeur cancéreuse du second degré plus avancé, c'est-à-dire, celle qui a perdu son organisation, non seulement je ne crois pas qu'elle ait jamais cédé à une cure médicamenteuse quelconque, je vais plus loin, je doute qu'aucun homme instruit des loix de l'économie animale ait jamais pu ajouter foi aux guérisons

de ce genre controuvées par la mauvaise foi.

En effet, les medicamens n'agissent qu'autant qu'ils sont mis en action; or les vaisseaux de la tumeur cancéreuse, les uns extrêmement obstrués, les autres oblitérés, ne peuvent pas recevoir les fucs qui leur arrivent imprégnés des medicamens, & quand même ils recevroient ces médicaments, ils ne pourroient pas les envoyer dans toute la continuité de leurs tubes, leurs parois ayant perdu leur force & leur cohésion naturelle, en vertu de la putréfaction commençante ou même déjà dans sa force. Il y a long-tems que *Gendron* avoit annoncé, il parloit à la vérité à des sourds, avoit annoncé, dis-je, cette condition imperméable & inorganique du Cancer que nous mettons en avant, en disant, *que le Cancer non ulcéré*, étoit un tout compact & indissoluble (a).

LVI. Les spécifiques tout nouvellement inventés, n'élèvent aucun doute dans notre esprit sur l'impossibilité de guérir, par les résolutifs, les Cancers du second degré, déjà avancé, du 3^e. & du 4^e. L'efficacité tant van-

(a) Dans l'Ouvrage cité.

tée de la ciguë paroît s'être dissipée dans les airs avec les cris de son prôneur. A peine aujourd'hui trouveroit-on dans l'Europe entière quelque juste appréciateur des choses, qui n'ait ôté sa confiance à ce remède, si ce n'est son inventeur. (*) & ce n'est pas in-

(*) Il faut prendre à la rigueur ce que je dis de la ciguë, pour que mon assertion soit vraie, & ne pas confondre dans la personne qui prescrit encore la ciguë, les motifs d'humanité qui ne lui permettent pas de livrer un malade au désespoir, avec la confiance du Chirurgien dans le moyen qu'il conseille. Les gens instruits donnent la ciguë, comme on donnoit autrefois l'opium, avec lequel elle a tant de propriétés communes; non qu'ils en attendent la guérison, mais parce qu'elle modere les douleurs, & nourrit l'espoir. Cet espoir est trompeur, il est vrai, mais pendant qu'il dure, il est aussi puissant, aussi utile, aussi réel que si l'événement devoit le justifier. L'état moral d'un malade est absolument le même, soit qu'il use d'un remède dont le Chirurgien attend la guérison, soit d'un autre dont on lui dit qu'on l'attend, quoiqu'on le trompe. Dans l'un & l'autre cas, les horreurs de la mort sont chassées de son esprit, & comme leur présence est le plus grand de tous les maux, leur absence est le suprême bien.

Un autre especes d'hommes continue à prescrire avec confiance la ciguë & ses préparations. Il en est des remèdes nouveaux, ou

justement, si nous en croyons *Mark Akenfide* (b), qui a plusieurs fois tenté la cure du Cancer par la ciguë, ou seule ou mariée avec le sublimé corrosif. Il avoue ingénument qu'il a toujours éprouvé que ce remède étoit absolument inefficace contre le Cancer adulte ou ulcéré, quoiqu'il s'en soit servi avec succès contre les tumeurs cancroïdes nouvelles ou encore imparfaites (savoir du premier degré & du second commençant). Enfin, M. le D^r. Andrée la reprouve, assurant, d'après un assez grand nombre d'expériences, que non-seulement elle ne

rajeunis comme des modes : d'abord les grands s'en emparent, & lorsqu'ils les abandonnent, elles passent au peuple, incapable de les apprécier, mais très-enclin & très-apte à copier ceux qui sont au dessus de lui ; & celui-ci les gardera jusqu'à ce qu'on lui en fasse passer de nouvelles. Comme le monde, la Médecine & la Chirurgie ont leurs grands & leur peuple, & l'on sçait que le peuple, dans le sein duquel ont leur place marquée tant de prétendus grands, forme par-tout le plus grand nombre.

(b) Premier Médecin du Roi d'Angleterre, *in medical transactions published by the College of physicians, in London ; 1768. Vol. 1 in-8°.*

o DISSERTATION ACADÉMIQUE

guérit point le Cancer , mais même qu'elle tourmente le malade en pure perte (c). Quoiqu'il en soit , de ce reproche que l'expérience publie n'être malheureusement que trop mérité , il faut savoir que tout remede qui berce les malades d'une vaine espérance est toujours pernicieux , sur-tout quand il s'agit du Cancer ; car tandis qu'on perd en de vains efforts un tems , d'autant plus précieux , qu'il est prompt à s'écouler , l'ichor cancéreux renfermé dans le sein de la tumeur , acquiert de plus en plus de l'énergie , infecte les humeurs plus intimement , les forces s'abattent , & tout va de pis en pis ; de sorte qu'on ne reconnoît pour l'ordinaire l'impuissance du remede , que quand la maladie est désespérée. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici , si je ne me trompe , il est permis de conclure que toute curation du Cancer , qui a pour but le retour de la partie cancéreuse à l'état sain , si , comme nous l'avons déjà répété mille fois , on en excepte celui du premier degré & du second commençant , est non-seulement vaine , mais même ab-

(c) *Guy* , dans l'Ouvrage cité.

furde, & conféquemment que le Cancer ne peut difparoître que tout ce qui eft cancéreux ne foit retranché & ne périffe. Aucun auteur n'a douté de l'impoſſibilité de guérir le Cancer du troiſième degré : *Galien*, dit qu'il eft incurable (a), *parce que les médicamens doux n'y font rien, & que ceux qui ont plus d'énergie l'endurciſſent. Oribafe & Aëtius font de l'avis de Galien (b),*

(a) *De compoſit. Medicament. ſecund. genera.*

(b) Si depuis le tems d'Hyppocrate juſqu'à celui où nous vivons, l'impoſſibilité de fondre le ſquirrhe a été reconnue par tous les Chirurgiens dont le ſentiment fait autorité; ſi les hommes éclairés qui compoſent l'Académie, dont notre Ouvrage a mérité le prix, ont mis le ſceau de leur approbation aux arguments qui prouvent cette impoſſibilité; ſi enfin cette même impoſſibilité eſt démontrée par la ſeule inſpection de la partie ſquirrheuſe, de quel front des hommes ſans connoiſſances, comme ſans miſſion, viennent ils prôner leurs prétendus *ſpécifiques* contre le Cancer lui-même, indéterminément & dans tous ſes périodes; ne poſant d'autre bornes à la vertu magique de leurs panacées que la deſtruction des parties abſolument eſſentielles à la vie! Si ces impoſteurs ne propoſoient que des remedes impuiſſants, on pourroit ne voir en eux que des affronteurs adroits, ſacrifiant l'honneur à leurs inutile éxiſtance; mais quand leur ignorance, leur improbité, vont juſqu'à pré-

quoiqu'ils aient cru qu'on pouvoit humecter ces tumeurs à l'avantage du

senter des poisons aux malheureux, toujours prêts à se jeter avec une imprudente avidité sur le remède qu'on leur tend, alors c'est aux loix à mettre un frein à la témérité, à réprimer l'audace, à punir le crime, s'il est consommé.

Tract. 2. Eh quoi ! parce qu'Avicenne aura dit que
Lib. 2. Cap. l'arsenic jaune, natif, peut-être donné en pas-
49. pag. 268. sant & a très-petite dose, ajoutant même qu'il
tue lorsqu'il est sublimé, on se permettra, de
donner notre arsenic sublimé blanc, plus fort
encore que celui que reputoit mortel le Mé-
decin Arabe, & d'en conseiller l'usage soutenu ?
Eh quoi ! une allégation vague touchant un
remède, dont nous ne saurions apprécier sans
erreur l'énergie, puisqu'elle dépend de la pro-
portion dans laquelle l'arsenic entre dans le
minéral dont se servit Avicenne, sera préférée
au témoignage unanime de tous les Médecins,
à l'expérience générale de tant de siècles,
éclairés par les lumières de la Physique ? La
vie des hommes est-elle donc si peu de chose
qu'on doive l'abandonner à la cupidité de ces
gens sans aveu, qui pouvant être d'honnêtes
Maréchaux, de braves *Soldats*, aiment mieux
se jouer des vies des Citoyens, l'exemple de
quelques uns de leurs semblables leur promet-
tant l'impunité ?

Qu'on ne dise pas que la bonne ou la mauvaise
administration de l'arsenic font ses bons ou
ses mauvais effets ! L'arsenic est essentiellement
poison ; rien ne peut l'altérer ni le modifier. Il est

malade, & qu'ils ayent par conséquent donné dans une erreur mani-

de la nature de ces corps dont rien ne peut changer l'essence, parceque tous leurs principes sont ce qu'est le corps lui-même. L'on peut tirer d'une plante qui est poison, des remèdes utiles, parceque tout dans cette plante n'est pas malfaisant, l'on peut prendre un ou plusieurs de ses principes, & laisser les autres; mais dans l'arsenic tout est arsenic, & par conséquent poison, comme dans l'or, tout est or: il n'ont point ni l'un ni l'autre d'éléments secondaires, & ce n'est que sur ceux-ci que la Chymie & la Pharmacie agissent. Un centieme de grain d'arsenic est aussi essentiellement poison qu'un grain; & nous savons bien à quelle dose ce poison tue en une heure, en un jour, mais nous ignorons à quelle quantité il tue en un mois, en un an, ou en plusieurs. Les poisons lents ne se donnent pas vraisemblablement à bien forte dose, ils tuent pourtant bien sûrement, & l'on a plus d'une fois félicité sur sa bonne santé celui qui portoit dans son sein l'instrument infallible d'une mort plus ou moins prochaine.

Tout cela est vrai, tout cela est connu, & un imposteur se disant Médecin du Pape & de l'Empereur, ose imprimer & publier à Strasbourg, (voy. les Mémoires pour servir à l'Histoire de la Médecine... par M. Goulin, pag. 113, 149.) qu'il a fait des guérisons sans nombre, avec l'arsenic! Quelque grossiere que soit l'imposture, je ne voudrois pas qu'on se bornât à le défier d'en donner la preuve: les batteurs

feſte, en un mot vous ne trouverez rien dans les Auteurs de plus utile, à cet égard, que le précepte excellent & précieux de *M. le Cat: aut blandire aut ſeca.*

Nous adouciſſons les Cancers, de quelque degré qu'ils ſoient, par une diete anti-phlogiſtique, par des infuſions de plantes légèrement amères, de Chamépitys, par ex., plante dont *Albertini* (c) faiſoit grand cas, pour avoir pluſieurs fois éprouvé ſa grande vertu; par la ſaignée, ſuivant le conſeil de *Valsalva*, qui affuroit que l'uſage lui

ne trouvent-ils pas des coquins très-diſpos qui vont faire les perclus ſur les tréteaux ! Il ſeroit à mon avis plus juſte, & ſur-tout plus utile, de le condamner à eſſayer lui-même le poiſon ſalutaire qu'il prône avec tant d'aſſurance; je dis eſſayer, parce que je ſuis fortement perſuadé que ce ſeroit par lui qu'il commenceroit la longue ſuite d'obſervations qu'il annonce ſi effrontément.

L'on dit qu'un Médecin étranger prétendant avoir droit d'exercer en France, a fait la même affiche que le Médecin *Papal & impérial*. Je n'ai pas vu cette dernière annonce: ſi elle exiſte je ſouhaite qu'elle ne ſoit connue que des Corps qui veillent ſur la ſanté publique, & par ceux-ci, des Magiſtrats.

(a) *Apud Morgagni, de cauſis & ſedibus morb. piſt. 39. § 35.*

avoit appris que, faite quatre fois par an, favoir deux au printems & deux en automne, elle étoit un des moyens les plus efficaces pour arrêter les tumeurs cancéreuses, soit qu'elles fussent au sein ou à la matrice (c).

L VII. Tout ce que nous avons dit dans cette Section nous éloigne de la recherche des divers remedes vantés chez les Auteurs pour la cure du Cancer, & nous dispense, en quelque sorte, de l'obligation que nous impose le programme de l'Académie. En effet, nous avons posé comme incontestable qu'il n'avoit jamais existé de remedes capables de résoudre le Cancer du second degré avancé, du troisieme & du quatrieme; & l'état physique de cette maladie n'a que trop fait connoître que toute espérance fondée sur les spécifiques trouvés ou à trouver, étoit absolument vaine. J'aurois pu à la vérité discourir, quoique d'une manière ennuyeuse, de ces médicamens qui sont propres à dompter le Cancer du premier degré & du second commençant; mais à qui ne sont-ils pas connus, ou à portée de l'être; puis-

(c) *Ibid.*

que la pratique les met tous les jours en usage , non-seulement contre les Cancers , mais encore contre les engorgemens lymphatiques simples, les obstructions, les écrouelles , &c !

Assigner la meilleure méthode pour guérir le Cancer.

Section 5^e. LVIII. L'expérience des anciens & la nôtre crient à l'envi qu'il n'y a point de guérison à espérer , à moins que la masse cancéreuse ne soit séparée de la partie saine : de-là vient que les Chirurgiens de tous les siècles n'ont porté leurs vues que sur son éradication. Pour y parvenir, ils ont tenté différens moyens, la suppuration, les caustiques, le fer rouge & le scalpel.

LIX. Les suppuratifs ordinaires , du consentement unanime des Maîtres de l'art , ont été bannis de la curation du Cancer ; & ce n'est pas sans raison ; car mille évènements funestes ont prouvé de reste que ces sortes de secours non-seulement ne procurent jamais une suppuration louable , mais au contre qu'ils augmentent l'énergie de la matiere indomptable du Cancer ,

qu'ils excitent la putréfaction la plus affreuse, qu'ils accumulent les abcès, creusent des clapiers, &c.

LX. Il faut porter le même Jugement de la méthode cruelle de brûler: je ne m'arrêterai pas à la réfuter, puisque de notre tems elle est absolument tombée en désuétude.

LXI. On a beaucoup disputé sur l'avantage, ou le danger des caustiques dans l'extirpation du Cancer: mais que se propose le Chirurgien lorsqu'il applique au Cancer des médicamens corrosifs? C'est sans doute ou de le consumer ou de l'extirper. S'il se propose de consumer, il n'y réussira qu'en brûlant, d'une seule & même fois, toute la masse cancéreuse. Car si la tumeur est trop étendue, ou si, on ne brûle l'ulcère que légèrement par l'application du caustique ou du cautere actuel, on allume le foyer cancéreux, on excite l'érétisme, l'inflammation, & à leur faveur la corruption & l'érosion, qui marche sur ses pas; & enfin on appelle une mort prématurée. Si le Chirurgien se propose l'éradication de la masse cancéreuse, il pourra y parvenir en disposant les caustiques autour du Cancer; mais alors com-

bien ne prépare-t-il pas de douleurs atroces au misérable malade , à combien de périls affreux ne l'expose-t-il pas ? Car pour n'en pas dire davantage, qui ne voit que si même la plus petite portion de l'engorgement cancéreux, la racine plus tenue élude la force du topique , ou parce qu'elle est ensevelie trop profondément dans l'ulcère ou dans la tumeur , ou parce qu'elle est placée hors de l'espace environné par les caustiques , qui ne voit, dis-je , que la corruption de cette partie laissée , excitée par l'irritation, la douleur, l'inflammation qui accompagnent l'action des caustiques , fera des progrès prompts & terribles, & des ravages beaucoup plus affreux , que si l'on eût abandonné le tumeur à elle-même , ou si on l'eût extirpée par le moyen du scalpel. Le anciens , à la vérité, se sont servis des caustiques , mais la crainte de l'hémorragie , & leur peu de connoissances anatomiques les rendoient timides. Aujourd'hui, tranquilles sur cette partie du succès , les Chirurgiens ont laissé cette vieille méthode des caustiques aux femmelettes & aux charlatans , qui vendent leurs secours mortels au peuple ébloui.

LXII Avant d'abandonner la matière des caustiques , il nous faut autant qu'il est possible , découvrir & même tarir la source de cette confiance étonnante qu'ont aux charlatans la plus grande partie des malades (*). Tout le monde demeure d'accord que les spécifiques si vantés contre le Cancer dans chaque Royaume , dans chaque Province , Ville , Bourg , &c. sont de la famille des caustiques ; or , la raison & l'expérience nous disent de concert , que les caustiques sagement employés peuvent guérir le Cancer. Il n'est donc pas absolument impossible que le traitement des charlatans , quoique dirigé par l'ignorance , n'ait été quelquefois couronné par des succès heureux , quoique cependant la guérison d'un seul en entraîne mille au tombeau. Les Chirurgiens assurément employeroient les mêmes moyens , en marchant sur les traces de leurs pères , & même avec plus

(*) On trouvera un ample supplément à cette légère esquisse du charlatanisme , dans mon *Essai sur la vertu antivénérienne des alkalis volatils*. A Paris , chez Ruault , rue de la Harpe.

d'art & d'intelligence qu'eux, comme il convient à des gens éclairés du flambeau de la médecine dogmatique, s'ils n'en connoissoient pas de plus sûrs. D'ailleurs la sensibilité d'un honnête homme ne lui permettra pas d'égorger mille malades, crime qu'il pourroit à peine éviter en employant les caustiques, pour prolonger, de quelques années la vie à un ou deux, qui voudroient même l'avoir perdue au tems marqué, heureux d'avoir échappé aux tourmens de ces médicamens. La réputation des charlatans, des jongleurs a trois causes, 1^o. leur hardiesse quelquefois heureuse, 2^o. l'inconstance des hommes, 3^o. l'abandon des gens de l'art, qui ennuyés d'un traitement long & malheureux, & veillant trop peut-être à leur réputation, livrent inconsidérément les malades à un désespoir certain, au moment même quelquefois, comme je l'ai éprouvé, qu'ils touchent aux portes de la guérison. Mais que le Chirurgien assiste le malade avec constance, lors même que son état paroît désespéré, qu'il lui porte un secours opiniâtre, & qu'en même tems il apprenne à distinguer les ulcères cancroïdes du Can-

cer vrai, par cela seul il renversera la réputation du médocaste, & l'art recouvrera l'honneur qui lui est dû. Je m'arrêterai un peu sur la différence importante de ces deux formidables maladies, l'ulcère cancroïde & le Cancer.

LXIII. Nous croyons avec *Junker* devoir beaucoup restreindre la dénomination du Cancer & nous ne l'étendrons pas, comme l'ont fait quelques Auteurs, aux ulcères quelconques, dont le caractère approche de celui des plaies putrides, tels que les ulcères *malins*, *vieux*, *caverneux*, *fistuleux*, *variqueux*, *vénériens*, *sordides*, *colliquatifs*, & bien moins encore, malgré l'autorité de Celse, à la gangrène & au sphacèle. La plupart de ces ulcères peuvent prendre un aspect cancéreux, ou par le mauvais traitement, ou par la nature de la partie affectée, ou par le vice des humeurs. Ceux de tous ces ulcères qui éprouvent le plus facilement cette dégénération sont ceux qui se forment après la suppuration du bubon, du polipe & du farcome. Comme il est de la plus grande importance tant pour le Chirurgien que pour le malade que la dif-

férence des ulcères cancroïdes aux Cancers vrais soit connue, nous avons cru devoir exposer ici les signes communs & propres aux uns & aux autres, afin que le diagnostic de ces deux maladies devint plus certain par leur comparaison.

Signes
communs.

LXIV. 1. Les ulcères cancroïdes ainsi que le Cancer vrai, sont très-difficiles à guérir.

2. Ils sont accompagnés d'une douleur âcre.

3. Leurs bords sont renversés, gonflés, & leur circonférence ou contour est variqueux (*); au lieu de pus ils ne répandent qu'une petite quantité de sanie d'une fort mauvaise odeur, & deviennent très-souvent caverneux.

4. Ainsi que le Cancer, ils s'étendent

(*) Ces vaisseaux variqueux sont de deux especes : les uns sont des rameaux superficiels, fournis par des vaisseaux cutanés; les autres placés immédiatement sous l'épiderme, sans direction déterminée, affectant particulièrement des directions courbes, semblant faire partie du corps réticulaire.

Les premiers sont les vraies sources des hémorrhagies; les derniers ne fournissent que de légers suintemens, encore n'arrivent-ils que lorsqu'on a déplacé le sang coagulé qui les remplissoit.

en rongéant, & causent pour l'ordinaire une mort certaine, s'ils sont abandonnés à eux-mêmes ou mal traités, mais moins promptement que le vrai Cancer.

1. Quoiqu'ils soient difficiles à guérir, on y parvient pourtant & quelquefois même par la méthode ordinaire absolument insuffisante contre les Cancers.

2. Les douleurs qui les accompagnent ne sont ni si profondes, ni si brûlantes & si lancinantes que dans le Cancer.

3. Ils fournissent quelquefois par intervalles un pus assez louable.

4. Ils s'étendent plus lentement que le Cancer vrai, & plutôt en largeur qu'en profondeur.

5. Quelquefois ils s'arrêtent d'eux-mêmes & rentrent dans la classe des ulcères benins, dont ils étoient sortis.

6. On y voit fréquemment des excroissances, ce qui est très rare dans le Cancer vrai exulcéré, à moins qu'il n'en survienne à quelque partie mondifiée par des détersifs & des balsamiques efficaces (a). Qu'on ne croie pas ce-

(a) Conspect. Chir. pag. 321. Juncker.

pendant, sur l'assertion de Juncker, *qu'il naisse des excroissances du sein même du Cancer*. Ces masses charnues ou les *fungus qui pullulent*, ne se forment qu'au dépens des parties sur lesquelles reposoit le Cancer, qui a disparu, au moins en cet endroit.

D'après les phénomènes que nous venons d'exposer, on reconnoîtra les ulcères cancroïdes & on les distinguera du Cancer vrai. Mais d'où dépend la diversité des Phénomènes, ainsi que de l'évènement ? c'est là la grande difficulté. Quoique bien foible pour un tel fardeau, je ne laisserai pas de dire quelque chose sur cette matière importante.

LXV. Les ulcères cancéreux sont la suite d'une plaie, ou d'une légère stase des humeurs, ou d'une obstruction rebelle, dure & ancienne, des follicules ou des glandes. Dans chacune de ces hypothèses, personne ne niera que ces ulcères ne puissent se putréfier. Si l'ulcère est devenu putride, il survient une violente inflammation, il ronge & s'étend nécessairement ; mais s'il n'en survient aucune ou qu'elle ne soit que légère, & la chaleur médiocre, il fera purement

colliquatif. Quand un ulcère de la première espèce, c'est à-dire, inflammatoire, succède à une plaie ou à une légère stase des humeurs, la putridité n'occupe que l'extrémité des vaisseaux & le liquide répandé dans la cavité. Les liquides qui y abordent sont dans le moment même infectés par le ferment putride; car l'ichor qui séjourne dans l'ulcère entraîne sans relâche à la dégénération putride les extrémités des vaisseaux qui l'avoisinent, ainsi que les fluides qui y sont contenus; ensuite ces extrémités de vaisseaux & les aréoles du tissu adipeux qui les unissent, se séparent des parties saines par le même mécanisme dont nous avons déjà parlé (§. 50.): & c'est ainsi que l'érosion marche lentement & qu'elle se borne presque à la superficie de la peau.

LXVI. Mais si l'ulcère survient à une ancienne obstruction, la plus grande partie des vaisseaux qui apportent les sucs à l'endroit obstrué, comme dans le Cancer sont (eux-mêmes engorgés plus ou moins profondément dans les chairs) par le fluide qu'ils charioient. Or, comme les fluides en repos se putréfient plus fa-

cilement que ceux qui sont en mouvement, la corruption pénétrera plus profondément & l'érosion marchera plus rapidement dans cet ulcère que dans le précédent. L'expérience même a appris que les ulcères de cette dernière espèce pouvoient dégénérer en Cancers vrais, & d'autant plus facilement que l'obstruction qui les a précédés aura été plus parfaite; c'est ainsi que nous lisons dans *Van-Swieten* qu'un sarcome (a), un ganglion dans *Platner* (b), & des bubons dans une infinité d'Auteurs ont été changés en Cancers du plus mauvais caractère, & qu'aucun moyen n'a pu arrêter. En un mot, toute la différence des phénomènes consiste en ce que dans les ulcères cancroïdes, qui ne sont point la suite d'une obstruction ancienne & très-dure, la corruption se borne presque à la superficie de la peau & du tissu adipeux, & que l'action des m' dicamens peut y pénétrer; au lieu que dans le cas contraire, c'est-à-dire, lorsque la putréfaction occupe des parties éloi-

(a) Aphor. 494. pag. 800.

(b) *Institutiones Chirurg.* § 773.

gnées de l'ulcère, au moyen de quelque sorte de canaux que ce soit, obstrués depuis long-temps, elle élude alors l'énergie des médicamens, & en prend même de nouvelles forces, s'ils sont irritans, corrosifs, &c. à cause de l'augmentation de chaleur qu'ils produisent.

LXVII. L'occasion se présente ici de rechercher si les ulcères cancroïdes sont produits par la rétropulsion du virus cancéreux dans les parties éloignées du foyer. Il est assurément hors de doute que l'ichor cancéreux mêlé aux humeurs irrite les parties qu'il abreuve & les infecte du vice qui lui est propre. Supposons donc un organe quelconque ayant un engorgement lymphatique ou une obstruction vraie: si l'ichor pénètre, il est certain que les liquides stagnans, & ensuite les solides, seront portés à la putréfaction dans un espace de temps indéterminé, tant par l'énergie du ferment qui y a pénétré, que par l'augmentation de la chaleur, produite par l'irritation. Cette corruption, comme nous l'avons déjà dit, est purement colliquative, & par conséquent l'ulcère, si la chaleur est foi-

ble , fera aussi coliquatif. Mais si la chaleur parvient à un certain degré lequel je n'ai pas encore pu connoître exactement , quoique je l'aie cherché long-temps sans relâche , tant par le raisonnement , que par l'expérience (a) , il est plus que certain qu'alors cette corruption peut devenir cancéreuse ; & ainsi de la rétropulsion

(a) Il est fâcheux sans doute , que la source de la chaleur animale nous soit inconnue. Dans tout cet ouvrage je l'ai déduite du mouvement de circulation & du mouvement musculaire , quoique je sache bien que cette hypothèse est non seulement insuffisante & vaine pour expliquer les phénomènes , mais encore qu'elle est renversée par de nouvelles expériences. Je ne doute nullement que si la source de la chaleur étoit vraiment connue , elle ne jettât un grand jour sur la théorie du Cancer. Pourquoi les physiologistes dédaignent-ils tant cette cause de la chaleur qui se tire du mouvement d'irritabilité , ou de la palpitation continuelle des fibres musculaires ? Il est étonnant combien elle leve de difficultés touchant la chaleur animale. J'ai roulé long-tems cette hypothèse dans mon esprit , ensuite je l'ai méditée sérieusement , enfin je l'ai comparée avec les phénomènes ; & il m'a été impossible de ne pas la compter parmi les connoissances certaines de la physiologie. J'ai écrit quelque chose sur ce sujet , que je mettrai au jour lorsque l'occasion s'en présentera.

de l'ichor naîtra un ulcère cancroïde , qui sans lui n'auroit jamais existé.

LXVIII. Je devois aussi pour me conformer au Programme de l'Académie , tracer ici les signes propres aux Cancers des différentes parties, leurs différences, &c. J'aurois pu en effet rassembler les symptômes particuliers à chaque organe à cause de leurs fonctions & de leurs usages différens; mais cette dissertation déjà trop longue se feroit accrue à l'infini sans apporter plus de clarté ou de certitude à la théorie générale du Cancer & du virus cancéreux. D'ailleurs nous aurions été obligés de recourir aux descriptions & aux signes que les auteurs en ont donnés , & l'Académie dédaigne les choses déjà publiées; uniquement attentive aux progrès de l'art, elle ne desire & n'exige que des choses nouvelles & inconnues, telles qu'il n'est gueres permis d'en découvrir ici après les travaux & les veilles de tant d'hommes célèbres, sur des choses soumises à nos sens. Nous placerons néanmoins ici quelques préceptes généraux, touchant le diagnostic des Cancers qui ont leur siège dans les différentes organes internes.

Nous reconnoissons l'existence actuelle des Cancers internes, par la lésion ou l'abolition des fonctions propres aux organes qu'ils occupent. Mais pour la certitude du diagnostic, il faut 1°. que les lésions soient telles qu'elles ont coutume de naître d'une compression ou d'une érosion tardive ; 2°. qu'il n'existe aucune autre maladie à laquelle on puisse raisonnablement rapporter les accidens qu'on remarque ; 3°. que la lésion des fonctions reste long-tems dans le même état sans aucun accroissement remarquable, quand c'est un squirre qu'on soupçonne, mais qu'elle suive la marche accoutumée lorsque c'est un Cancer. D'après ce que nous venons de dire, vous rassembleriez facilement les signes des cancers externes; pour ne pas être ennuyeux, je les passerai sous silence.

LXIX. Ayant fini cette digression qui étoit nécessaire, je me hâte de passer à l'extirpation du Cancer, qui se fait par l'instrument tranchant. L'instrument tranchant. Mon dessein n'est pas de la combler des éloges qu'elle mérite; on la proclame d'une commune voix la plus douce & la plus sûre. Nous rendrons cette dissertation plus utile en nous

arrétant aux circonstances de la maladie qui invitent à l'amputation, qui la permettent ou qui s'y opposent.

Effrayés par le pronostic fatal d'Hippocrate, les Chirurgiens ont craint pendant une longue suite de siècles d'entreprendre la cure du Cancer. Les plus hardis d'entr'eux n'ont osé extirper que des cancers petits, récents & mobiles; ou par l'amputation suivie de l'application du fer rouge, pour prévenir l'hémorragie (*) ou par les caustiques. Sur la fin du seizième siècle, ils renoncèrent à la méthode

(*) Je croyois lorsque je composai mon ouvrage, que les anciens en cauterisant la plaie résultante de l'extirpation du Cancer, n'avoient point d'autre but que celui de prévenir ou d'arrêter l'hémorragie. J'ai découvert depuis, que quelques-uns d'entr'eux cauterisoient même sans crainte d'hémorragie, & uniquement dans la vue de détruire les restes de la masse cancéreuse, échappés à l'instrument tranchant. Léonide d'Alexandrie, Chef de la Secte des Epysthétiques, qui vivoit sous M. Aurele ou Commode, vers l'an 180, est le premier Chirurgien qui ait parlé de cette double cautérisation, dont l'une, dit-il, est destinée à arrêter le sang, & l'autre à détruire les restes de la maladie. Ego quidem in cancris in pectore obortis Chirurgiæ uti soleo, quæ sic fit; ægram supinam decumbere facio,

Deinde supra cancrum partem mammae sanam incido, & incisam cauteriis inuro, donec crusta inductâ sanguinis eruptio sistatur. Mox iterum incido, & profundum mammae dissecō, ac rursus partes incisas uro, sæpèque idem repeto, & secans, & sistendi sanguinis gratiâ inurens. Ita enim sanguinis eruptionis periculum evitatur : *post amputationem verò integram, rursus partes omnes ad resiccationem usque inuro.* Et primæ quidem inustiones sanguinis sistendi gratiâ fiunt, *postremæ verò ad omnes morbi reliquias abolendas.* AET. tetrab. 4. serm. 4. cap. 4.

L'opération telle que nous la pratiquons aujourd'hui, peut l'emporter par l'élégance & la célérité du manuel, mais elle le cède de beaucoup, du côté de la sûreté, au procédé de Léonide. C'est en effet, dans le moment où l'on retranche tout ce qu'on peut appercevoir ou saisir de la masse cancéreuse, qu'il faudroit en détruire les restes, échappés à la vue ou à l'instrument, & non pas lorsque le développement de ces semences négligées aura reproduit la maladie. Mais où trouver des malades que l'idée de cautérisation ne révolte point ? où trouver cette force d'esprit, cette constance qu'elle exige ? Il en est des forces de l'esprit comme de celles du corps, on ne se les donne pas au moment où elles deviennent nécessaires : elles sont les unes & les autres le fruit de l'éducation & de l'exercice.

Les caustiques peuvent bien suppléer le Cautere actuel, mais ce n'est pas sans de très grands

risques. Car s'ils ne sont employés qu'à petite dose, d'un côté ils enflamment, & l'inflammation qu'ils occasionnent, se termine communément par induration, & reproduit le Cancer; de l'autre, ne cautérifant ni promptement, ni profondément, ils sont absorbés en partie, & produisent des accidens, trop connus, pour qu'il soit nécessaire de les détailler.

Le choix du caustique n'est pas une chose indifférente : des considérations puissantes m'engageroient à préférer celui qui réunit la plus grande activité à la moindre dissolubilité. Je désirerois aussi qu'on s'assurât par des essais répétés, de la quantité de caustique nécessaire, pour détruire telle ou telle partie à la profondeur d'une ou plusieurs lignes. La quantité de caustique nécessaire pour produire tel effet étant déterminée, je présume qu'il y auroit moins de danger à appliquer en une fois tout ce qui seroit nécessaire pour produire l'effet désiré, que d'y revenir à plusieurs reprises, ou que dans les deux cas supposés l'absorption seroit en raison inverse de la quantité de caustique employée. Ne voulant pas devancer mes propres expériences sur cette matière, ni prévenir leur résultat, je me borne à conjecturer, & je n'affirme pas. En attendant que je sois plus positif, je consens d'autant plus volontiers, qu'on regarde ma conjecture comme un paradoxe, qu'au point de culture où sont aujourd'hui les sciences & les arts, il n'est gueres possible de trouver de vérités neuves ailleurs que dans ces mêmes paradoxes, si antipathiques avec les petites vues des petits esprits.

Depuis ce tems cette méthode s'est affermie, & elle est à présent la seule en usage, soutenue par les succès des célèbres Chirurgiens de notre siècle. On dispute néanmoins sur les circonstances qui permettent ou défendent d'amputer le cancer. Quelques-uns assurent qu'il ne faut amputer que celui qui est solitaire, récent, mobile &c: quant à celui qui est fortement adhérent & qui a une base large, de grands maîtres de l'art ne craignent point de l'abandonner à lui-même & de livrer le malade à un désespoir certain & à une mort inévitable. Le cancer qui est étroitement adhérent aux parties sur lesquelles il repose, seroit-il donc absolument mortel? Pour éclaircir cette question, il nous faut dire quelque chose de la nature des liens qui l'attachent à ces parties.

LXX. Les organes quelconques susceptibles du vice cancéreux, sont liés aux parties voisines, & leurs liens sont formés par des vaisseaux de plusieurs especes & par le tissu adipeux. Il est évident que c'est dans les liens naturels qu'il faut chercher la cause d'une adhésion plus intime: l'engorgement du tissu cellulaire & des vaisseaux qui

y rampent, lequel naît, dans ceux-ci, de la concrétion plus ou moins forte des suc qu'ils charient, & dans l'organe cellulaire, de celle du fluide lymphatique huileux qui l'arrose, suffit, si je ne me trompe, pour l'expliquer. Car par cet engorgement, les parties molles & lâches, qui forment les liens de la tumeur se dilatent, se racourcissent, s'endurcissent & la fixent ainsi plus étroitement. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans cet engorgement du fluide concret des vaisseaux, ou du tissu cellulaire, pour arrêter la main du Chirurgien, ou pour fermer ses oreilles aux prières des malheureux.

Il est vrai qu'il faut amputer toute la masse adhérente, & qu'il en résulte quelquefois, si l'engorgement s'étend profondément, une très-grande perte de substance. Mais le danger de la plaie comparé à la mort inévitable du malade, doit modérer nos craintes sur l'amputation des muscles pectoraux, &c; dût-elle même se porter jusqu'aux côtes. Il ne faudroit pas non plus désespérer du sort du malade, quand bien même il resteroit quelque portion des liens de la tumeur, pourvu qu'on eut soin d'écarter l'inflammation.

En un mot, on amputera le cancer avec sûreté, quoiqu'il ait contracté des adhérences intimes avec les parties environnantes, à moins que l'existence d'un état cancéreux insurmontable ne s'y oppose; car s'il reste quelque chose de vicié après l'amputation de la tumeur, l'art pourra le ramener ou par le moyen des antiseptiques dont nous parlerons dans peu, [§ 74. & suiv.] ou par d'autres. A la vérité, il faut une adresse judicieuse, autrement il vaut mieux n'y pas toucher. Je conseille sur-tout aux Chirurgiens de ne pas épargner la peau, qui est trompeuse. S'ils m'ont paru faillir dans l'amputation du cancer, c'est sur-tout en ce qu'ils laissent une peau cancéreuse, que sa couleur naturelle leur fait juger saine, tandis que sa consistance & son épaisseur extraordinaire annoncent qu'elle est viciée. Vous verrez dans Morgagni (a) que c'est à l'heureuse hardiesse que nous louons, que Valsalva dûit son succès dans la guérison parfaite d'une mamelle horriblement exulcérée.

(a) Opere citato, epist. L. no. 16.

LXXI. L'existence simultanée de plusieurs cancers, suspend la main du Chirurgien qui les découvre. Mais il faut s'informer si tous ont tiré leur origine de la cause primitive, c'est-à-dire, si les plus tardifs d'entr'eux sont nés avant le retour des douleurs dans le cancer primitif, retour qui a lieu au commencement du troisième période. En ce cas, Hildan nous apprend qu'il faut aussi les amputer (b); lui qui a extirpé une mamelle, quoiqu'il y eut sous l'aisselle du même côté plusieurs squirhes considérables, qu'il enleva en même tems.

LXXII. Pour qu'on ne puisse pas conclure imprudemment de ce que nous venons de dire, que nous soumettons tous les cancers à l'instrument tranchant, nous avouons qu'il y a certainement des cas où ce moyen ne donne aucune lueur d'espérance; comme lorsque le Cancer se cache dans des retraites où la prudence défend de porter l'instrument; lorsque la tumeur est large, non circonscrite, invétérée,

(b) Observ. Chir. cent. 11. obs. 79. pag. 150,

immobile, comme cimentée avec toutes les parties qui l'environnent, & déchirée par des douleurs aiguës répandues dans toute la masse &c : car vous ne trouverez jamais une condition telle, sans que l'état cancéreux, déjà porté à un haut point, ne se soit emparé de toute l'économie animale.

LXXIII. Ne pensez pas cependant, MM. que je tienne pour entièrement désespéré le cancer dont le virus a infecté toute la masse des humeurs; peut-être quelque rayon d'espérance luit-il encore dans ce cas. J'exposerai la cure appropriée à cette infection des humeurs, ou interne, laquelle n'a été dirigée jusqu'à présent que par un empirisme aveugle, après que j'aurai traité en particulier du cancer exulcéré ou du cancer du quatrième degré.

LXXIV. Lorsque le cancer est parvenu au plus haut point d'exulcération, le Chirurgien perd toute espérance; & cependant l'art peut même à ce période de la maladie, adoucir les symptômes, prolonger la vie, & peut-être opérer encore la guérison. car outre la cure par amputation,

qui réussiroit souvent, si l'on combattoit en même tems l'habitude cancéreuse par des moyens convenables, l'art en fournit encore une autre, qui doit être confiée toute entière aux médicamens. Cette cure présente les indications suivantes, qu'il faut remplir pour qu'elle réussisse; 1°. détruire la corruption actuelle; 2°. prévenir celle qui doit naître; 3°. opérer la séparation de la masse devenue inorganique; 4°. enfin procurer la consolidation de l'ulcère.

Chacun voit qu'un médicament d'une énergie telle qu'il domptât la corruption cancéreuse rempliroit toutes ces indications. Mais l'expérience crie malheureusement que jusqu'ici on l'a cherché envain. Les détersifs, les modificatifs, les antiseptiques qui agissent en irritant, tels qu'on les emploie trop souvent dans la pratique, excitent l'éritisme, l'engorgement, l'inflammation, la putridité & donnent au mal de nouvelles forces. Ne peut-on pas trouver un suppuratif proportionné à la nature du Cancer, disoit un homme de génie, né pour enrichir notre art, le célèbre M. le Cat; il n'est pas sûr,

ajoutoit-il , que cette découverte soit impossible.

LXXV. 1°. Le gas sylvestre que fournissent toutes les substances actuellement en fermentation ou en effervescence , nous a paru être le suppuratif que l'on cherche. Personne n'ignore que ce fluide très-subtil , rend aux parties putrides animales leur première douceur (a). Quoique personne , que je sache , n'ait confirmé sa vertu antiseptique , par des expériences faites sur des parties putrides encore adhérentes au corps vivant , je crois cependant avec confiance qu'il auroit la même énergie dans les expériences de ce genre : car je ne vois d'autre différence entre le sujet des unes & des autres , que la chaleur que les corps vivans communiquent à la masse putride qui leur est adhérente , tandis que les parties putrides qu'ont édulcoré par ce nouvel antiseptique MM. Pringle , Macbride , Gaber & autres , étoient au contraire le plus souvent froides , quand ils les ont soumises aux expériences.

(a) Macbride , essai sur les vertus respectives des antiseptiques.

LXXVI. Cependant, à dire vrai, les expériences qui ont été faites jusqu'à ce jour, ne nous permettent pas d'espérer que la vapeur antiseptique impregne intimement toute la masse cancéreuse. L'expérience xvii. de M. Macbride semble annoncer le contraire (a). Mais pourtant si la première vaporisation pénètre jusqu'à la profondeur de deux lignes, & rend aux parties qu'elle aura impregnées leur douceur naturelle, n'est-il pas permis d'espérer, que la seconde pénétrera plus avant, & qu'ainsi des vaporisations répétées impregneront & édulcoreront successivement toute la masse cancéreuse?

LXXVII. 2°. L'usage constant de la vapeur antiseptique s'opposera à la corruption qui doit naître. D'ailleurs la corruption incessamment détruite, la masse du ferment putride diminuera, & conséquemment la cause qui excite le mouvement de putréfaction dans la masse cancéreuse diminuera avec elle.

LXXVIII. Je prévois qu'il sera difficile de procurer la séparation de la

(a) *Ibidem.*

masse devenue inorganique d'avec les parties saines. Mais ne feroit-il pas permis, après avoir réprimé la putridité & rendu la maladie plus bénigne, d'amputer peu à peu la masse cancéreuse jusqu'au vif? Certainement les tumeurs enkystées dont la putridité est d'un caractère plus doux, c'est-à-dire, qui sont colliquatives, reçoivent ce traitement. Peut-être la force de la vie séparera-t-elle elle-même des parties saines, les parties cancéreuses, inorganiques & qui ne peuvent plus revenir à la vie, aidée des topiques appropriés, que la disette d'expérience ne nous permet pas de déterminer, à l'exception d'un seul (a). Du moins la sortie du follicule des tumeurs enkystées que la force de la vie opere elle-même, lorsque le Chirurgien n'a pas pu l'extraire, ou s'en est peu soucié, semble-t-elle nous promettre cette séparation. Il seroit oiseux & inutile de s'arrêter à la quatrième indication.

LXXIX. Guidé par cette théorie j'ai deux fois entrepris de traiter le

(a) Voyez ce que nous avons dit de la vapeur du vinaigre, § 83, vers la fin.

cancer par les antiseptiques dont nous venons de parler ; l'occasion ne s'est pas présentée depuis de réitérer mes expériences. Je (b) dirai de bonne foi ce qui en est arrivé.

Quoique je ne sois jamais parvenu

(b) J'habite une ville très-peuplée , mais où il est dangereux de faire des tentatives sur les riches , & où les pauvres , sur-tout s'ils sont atteints de maladies chroniques se jettent en foule dans les hôpitaux , dont aucun n'est confié à mes soins. Ajoutez a cela cette grande quantité de Médecins qui promettent des guérisons aussi promptes que sûres, & vous ne serez point étonné de la disette d'occasions de faire des expériences. Je souhaiterois ardemment que MM. les Académiciens voulussent répéter les nôtres.

(*) L'approbation dont l'Académie de Lyon a honoré cet essai , m'ayant donné plus de part dans la confiance publique , que je ne pouvois en espérer , j'ai eu , & j'ai tous les jours de fréquentes occasions de répéter ce genre de traitement. Non-seulement les salutaires effets se sont soutenus , mais même dans des circonstances favorables , j'en ai obtenu l'entier succès. D'ailleurs , n'eût-il dans les cas désespérés , que l'unique avantage de modérer l'érosion & d'écarter la fétidité , effets qu'il produira dans tous les cas , c'en seroit assurément assez pour dédommager les malades de la sujétion qu'il exige , & pour lui mériter un accueil favorable de la part de ceux qui suivent la même carrière que moi.

à la guérison absolue , je n'ai pas voulu ensevelir dans l'oubli les grandes espérances que m'ont donné l'une & l'autre tentative. Publiées & réitérées , ou elles seront renversées , ou elles seront confirmées , & quoiqu'il en arrive , ce fera au profit de l'art ou au mien.

Cure anti-septique externe.

OBSERVATION 5e.

LXXX. Une femme âgée de cinquante-six ans avoit un cancer ulcéré , qui lui avoit entièrement rongé le nez , la plus grande partie de la lèvre supérieure & une petite portion des joues. La membrane pituitaire , aux environs des anfractuosités de l'os ethmoïde , ainsi que celles de ses productions qui tapissent l'intérieur des sinus maxillaires , paroissoient aussi rongées ; car les os des voutes maxillaires étoient gonflés , ramollis , & la peau qui les couvroit étoit livide & ulcérée. Il s'étoit déjà écoulé deux ans depuis la première exulcération , laquelle étoit survenue à un petit tubercule de la lèvre supérieure , & depuis environ cinq mois les glandes maxillaires de l'un & de l'autre côté avoient commencé à se gonfler , & bientôt après à devenir douloureuses : de plus , l'état cancéreux existoit dans sa force. J'opposai à la diathèse can-

cancéreuse des humeurs, la cure antiseptique dont je parlerai spécialement dans peu [§ 84 & suiv.]. Je vins ensuite à l'ulcère, que j'exposai pendant une demi heure à la vapeur d'un mélange actuellement en fermentation, contenu dans un grand vaisseau, & que je couvris ensuite de plumeaux chargés d'huile d'œufs fortement camphrée. Comme j'ai plusieurs fois changé la composition de ce mélange fermentant, & comme il est certain que le gas qui s'exhale dans la fermentation, est absolument le même de quelque corps qu'il s'échappe, il n'importe point à l'art de connoître les formules des essais de nos mélanges. Je les ommettrai donc : guidé par la doctrine & les expériences de l'ingénieur Macbride, chacun pourra en composer de meilleures (a). Le lendemain sur le point de subir la seconde vaporation, la malade m'annonça qu'elle avoit passé une nuit plus tranquille ; mais l'ulcère me parut à peine changé. Le troisieme jour je l'exposai deux fois à la vapeur, le matin & le

(a) Dans tout le cours de son ouvrage.

soir : les douleurs s'étoient modérées & l'ulcère étoit d'un meilleur aspect. Le quatrieme il étoit déjà plus animé & moins puant , il avoit fourni un peu de bon pus. J'employai les vaporations trois fois par jour , jusqu'au treizieme , & tout se tournoit en mieux. Ce jour là la malade m'avertit qu'elle étoit incommodée de vertiges desquels elle n'avoit pas été tout à-fait exempte à la troisieme ou quatrieme vaporation. Comme les douleurs avoient presque disparu , & que l'ulcère offrant le meilleur aspect , fournissoit un bon pus , quoiqu'effrayé de ces vertiges , je fis cependant quelques vaporations. Le vertige subsista , & l'état de l'ulcère , jusques là bon au delà de mes espérances , étoit à peine changé. Cependant après avoir sérieusement réfléchi , je soupçonnai que les vertiges devoient leur naissance au *gas sylvestre* qui entroit dans les poumons ; & persuadé qu'il pouvoit suffoquer la malade , je changeai de route , sans changer de dessein.

Je mis dans un vase de terre quelques onces de cendres gravelées étendues dans un peu d'eau , & mêées à une petite quantité de camphre. Je

fermai ce vase avec un entonnoir de ca ton , afin de conduire les vapeurs directement à l'ulcère , tandis que par une ouverture particuliere , je verfois sur les cendres gravelées tantôt du vinaigre & tantôt de l'esprit de nitre (a). Pendant ce tems la bouche de la malade

(a) Nombre d'observations & d'expériences semblent prouver que le *gas sylvestre* , qui s'échappe des substances en fermentation ou en effervescence , ne diffère pas de la vapeur qui s'exhale du charbon ordinaire allumé. Ce point confirmé par de nouvelles expériences , je conseillerois aux Chirurgiens d'exposer assiduellement à cette vapeur des charbons les Cancers , les plaies cancéreuses , les ulcères fordides , opiniâtres , putrides , &c Car il est embarrassant & pénible , toutes les fois sur tout , qu'il faut aller à l'économie , de tirer le *gas sylvestre* des substances en fermentation ou en effervescence. D'ailleurs , si je conjecturois que la chaleur sèche des charbons elle-même seroit bonne contre les maladies , en exprimant les sucs putrides , en desséchant les parties , & en enchaînant le mouvement spontané par la dissipation de l'humidité , les justes appréciateurs des choses ne seroient-ils pas de mon avis ? Ces différentes propriétés de la chaleur sèche qu'annoncent les remarques des anciens au sujet des cautères actuels ne répugnent pas avec les nouvelles découvertes de la physique.

qui étoit placée hors de l'entonnoir, respiroit un air pur. Ces vaporations se renouvelloient deux ou trois fois par jour, & duroient une demie heure ou une heure. J'employai ce moyen avec tant de succès pendant l'espace de seize jours, que je n'hésitois point à me livrer à l'espérance de deraciner cette terrible maladie, avec d'autant plus de confiance que l'ulcère ne répandoit presque plus de mauvaise odeur, qu'il fournissoit un pus de bonne qualité, & que les glandes maxillaires cédoient à l'action des médicamens internes. Quoique le vertige diminuât, il ne cessa cependant jamais entièrement; il devint au contraire plus fort le trente-cinq ou trente-fixieme jour du traitement, & il fut accompagné de douleurs horribles au sommet de la tête, sur la nature desquelles je ne puis rien statuer de certain. M'étant informé de la malade, si elle n'avoit point éprouvé auparavant de semblables douleurs, j'appris qu'elle en avoit ressenti autrefois, même de plus violentes. Quoique l'ulcère continuât d'être dans le meilleur état possible, j'abandonnai ce moyen, me bornant à renouveler deux ou trois fois par

jour le plumaceau dont je m'étois servi pendant tout le cours du traitement. Tout empirait; & l'ulcère presque sans odeur & conservant le meilleur aspect, la malade périt dans les convulsions, & déchirée de douleurs horribles, répandues dans toute la tête, le vingt-troisième jour de l'attaque des douleurs, deux mois après mes premiers soins. Je ne pus parvenir à obtenir de faire l'ouverture du cadavre, même à prix d'argent (a).

Si l'on pouvoit ajouter foi aux conjectures, je croirois volontiers que la malade est morte du ravage que le cancer avoit fait dans l'intérieur de sa tête, où il avoit pénétré.

LXXXI. Une autre femme âgée de cinquante ans avoit un cancer au sein qui étoit exulcéré depuis neuf mois. Après avoir tout tenté hors l'amputation qu'elle avoit opiniâtement rejetée, elle fut confiée à mes soins. J'employai la cure antiseptique interne, qui calma la fièvre & les douleurs de colique, qui dissipa les palpitations, rappella le sommeil, & enfin tarit

OBSERVATION 6^e.

(a) Cette femme mendoit son pain.

presque entièrement un écoulement âcre & verd par le vagin, dont elle étoit tourmentée depuis trois ou quatre mois, parce qu'il étoit accompagné de douleurs à l'utérus, & d'excoriation aux parties intérieures (a) du vagin. J'eus soin de conduire assiduellement le *gas sylvestre* sur l'ulcère de la mamelle, trois ou quatre fois par jour : je le tirai avec le même appareil que dans l'observation précé-

(a) Ce flux utérin verd, âcre & putride ordinaire aux femmes cancéreuses, se rencontre fréquemment dans toutes les dyscrasies putrides chroniques. Il n'annonce donc pas, comme se le persuadent faussement quelques praticiens, qu'il y a un cancer à l'utérus; mais il décele la présence de l'état cancéreux. Lorsque les fluides animaux ont une disposition morbifique à la putridité, nous ne devons pas être surpris que ceux-là sur tout se putréfient, qui arrosent un foyer putride, qui circulent lentement dans leurs vaisseaux, & que ceux enfin qui sejourneront dans le réservoir qui renferme le foyer putride se putréfient plutôt que les autres. Quiconque se rappelle la crase des humeurs chez les cancéreux, & en même-tems la structure & la situation de l'utérus, connoît à présent les causes du flux utérin qui a coutume de tourmenter les femmes cancéreuses.

dente;

dente, des cendres gravelées au moyen de l'affusion du vinaigre ou de l'esprit de nitre. J'employai aussi le même topique. Bientôt l'ulcère perdit & sa couleur livide & sa fétidité, & fournit du bon pus, ou au moins de meilleure qualité. Ses bords s'affaïssèrent & les douleurs locales se calmerent. Tous ces changemens enfin furent l'ouvrage de vingt jours. Cette malade n'éprouva aucun vertige. L'absence de ce phénomène dans une maladie qui ne diffère de celle de la première observation que par la situation, ne favorise-t-elle pas beaucoup la conjecture par laquelle nous avons essayé d'en deviner la véritable cause, & ne fortifie-t-elle pas nos soupçons encore chancelans ?

Il seroit superflu de parler en détail de chaque vaporisation ; il suffit, je pense, d'avoir averti que l'ulcère y fut exposé plusieurs fois par jour. Ce traitement eut tant de succès, que deux mois après son commencement, l'ulcère fournissoit un bon pus, c'est-à-dire, d'un gris blanc, sans odeur & ressemblant à l'œil, à certains pus de colliquation. La tumeur qui servoit de base à l'ulcère, avoit beaucoup di-

minué , & les douleurs locales avoient presque disparu. J'avois quelque lueur d'espérance , mais la malade ne la partageoit pas. Elle convenoit à la vérité , d'un mieux très-marqué , mais rien ne pouvoit nourrir son espoir que la cicatrisation , & le tems de celle - ci n'étoit pas encore venu. Vers le commencement du troisieme mois , mon éloquence fut en défaut , & comme je ne pouvois plus fortifier son espérance chancelante , elle se jeta dans les bras d'un charlatan , qui fut l'attirer par ses promesses empoulées , & me renvoya. Après beaucoup de misères , cette malade périt aussi du cancer dans un hôpital de cette ville , neuf mois après avoir quitté l'usage des antiseptiques.

LXXXII. Quoique ces deux curationes ayent été terminées par la mort , qui pourroit les juger défavorables au traitement que je propose ? Il est bien vrai qu'il n'a été couronné par aucune guérison parfaite. Mais ici les antiseptiques ont été employés trop tard , & là , la malade s'est dérobée à leur efficacité. Dans l'un & dans l'autre cas enfin , ils ont répondu à mon espérance , ils ont changé l'ulcère ,

amené la condition désirée & détruit ou calmé les symptômes généraux.

N'est-il donc pas permis de conclure, tant du raisonnement que de l'expérience, 1°. qu'il existe des médicamens antiseptiques, de la plus grande énergie, contre la corruption cancéreuse.

2°. Que ces médicamens sont les vrais suppuratifs du cancer (a).

3°. Qu'ils peuvent arrêter l'érosion & les autres mauvais symptômes.

4°. Que les cancers ulcérés, quoiqu'indomptables par les moyens ordinaires, ne sont pas absolument sans ressource.

LXXXIII. Qu'il me soit permis à présent de me livrer à de pures conjectures. Je pense que c'est à la cure antiseptique qu'il faut rapporter les effets de la carotte des jardins, que j'ai tant oui prôner. Je m'en suis servi & j'ai plusieurs fois observé qu'elle entroit en fermentation vineuse, laquelle fermentation produit le *le gas sylvestre*.

(a) C'est dans sa plus grande étendue, qu'il faut prendre le mot *suppuratif*, comme il paroît clairement à ceux qui ont daigné lire jusqu'ici ce petit ouvrage.

124 DISSERTATION ACADÉMIQUE

N'est-ce pas au moyen du même principe, c'est-à-dire, du *gas sylvestre*, que le kinkina en poudre appliqué sur les ulcères putrides ou sur les parties gangréneuses, les corrige & les amène à une meilleure condition? N'est-ce pas en édulcorant la corruption qu'il la reprime? Je ne nierai pas néanmoins que la poudre de kinkina employée à propos, savoir, lorsque les organes pèchent par atonie, ne puisse produire de bons effets par sa vertu tonique & irritante: Mais si elle est utile contre tous les ulcères putrides indistinctement, sans égard à sa faculté tonique & irritante, comme plusieurs le prétendent, je ne doute nullement qu'on ne doive attribuer son énergie à un air fixe élémentaire très-abondant, ou au *gas sylvestre* qu'elle fournit.

C O R O L L A I R E.

IL s'ensuivroit de ces conjectures ;
 1°. qu'on ne doit pas appliquer sur le cancer ou sur les ulcères putrides les racines de carotte & le kinkina en petite quantité, & privées de cette humidité, qui est nécessaire à la fermentation. 2°. Qu'on ne doit pas non plus

les enlever avant que la fermentation ait commencé & même fini. 3°. qu'il faut préférer de les employer sous la forme la plus favorable à la fermentation. 4°. Qu'il faut plonger le mal lui-même dans le mélange au moment qu'il fermente, toutes les fois que sa situation le permet. Ne pourroit-on donc pas encore joindre à ces vaporations antiseptiques aérées, celle du vinaigre, qui quoique peu capable d'édulcorer la corruption, peut cependant rompre les liens des parties animales (a). Ce seroit peut-être le moyen de procurer plus promptement la colliquation de la masse cancéreuse, ainsi que sa séparation d'avec les parties saines.

LXXXIV. Qu'on n'aille cependant pas se persuader que nous préférons la cure par les antiseptiques à l'amputation. Il est avantageux sans doute, d'amputer le cancer, toutes fois que les circonstances le permettent.

Mais, 1°. quelquefois le cancer est parvenu à un tel degré de malignité, que le Chirurgien n'ose pas y porter l'instrument; 2°. il y a des cancers

(a) Macbride expérience xix, pag. 192.

que la prudence ne permet pas d'amputer; 3°. il y en a d'autres auxquels l'instrument ne peut pas atteindre, & qui peuvent néanmoins être soumis aux vaporations, comme le cancer de la matrice, &c. 4°. Après l'amputation du cancer, il reste quelquefois des ulcères qui ne peuvent se cicatrifier à cause d'un foyer putride. 5°. L'infection cancéreuse se renouvelle quelquefois après l'amputation, ce qui fait désespérer de la vie du malade. C'est sur tout dans ces extrémités que nous conseillons notre méthode, parce que nous la croyons capable de calmer les douleurs, de prolonger les jours, & peut-être même de guérir la maladie.

Après avoir fini ce que nous avons à dire sur le traitement local, nous allons parler de la cure interne.

LXXXV. Nous avons dit que la méthode de guérir le cancer du premier degré & du second commençant étoit entre les mains de tout le monde [§ 17], & conséquemment qu'il étoit inutile d'en parler. Nous avons aussi prouvé au même endroit, que les médicamens propres à ramener la masse cancéreuse à l'état naturel étoit abso-

lument impuissans contre les cancers du second degré plus avancé, ainsi que des périodes ou degrés suivans. Il faut donc releguer dans le pays des chimères tous ceux qui sont destinés à les refoudre, du nombre desquels sont la plupart de ceux que les auteurs vantent pour cette maladie. C'est aux charlatans à se livrer avec confiance à la cure empyrique, jusqu'ici impuissante, & qui d'ailleurs admet les plus grandes contradictions, qui emploie ici par exemple, les septiques, tels que les alkalis fixes d'après le conseil de Boërrhaave, là; les antiseptiques, comme le vinaigre d'après celui de Galien. Pour nous, nous allons tâcher d'établir un traitement dogmatique, également appuyé sur les phénomènes & sur le raisonnement, un traitement qui embrasse & la résorption du virus cancéreux, & les accidens tant internes qu'externes, qui en naissent.

LXXXI. Dèsqu'il existe une source continuelle de sanie putride, continuellement resorbée par les petits vaisseaux, elle ne cesse d'infecter de plus en plus la masse des humeurs & de la porter enfin au mouvement de putré-

faction. A la naissance de ce mouvement spontané l'air fixe & élémentaire se dégage, le lien des élémens dont est composée la machine animale se rompt, & en même tems toute texture organique se détruit. Aussi-tôt que la résorbtion a lieu, les humeurs, le suc nourricier, les solides eux-mêmes obéissent au mouvement de putréfaction. Or il est évident que l'économie des cancéreux portée à ces extrémités, est infectée de cette diathèse. Mais si quelqu'un demande quel est le caractère de cette dyscrase, nous avouerons ingénument que nous ne connoissons point du tout sa nature. Nous savons bien que la putridité scorbutique, maligne, pestilentielle diffère de la purulente & de la cancéreuse; mais nous ne connoissons pas assez par les expériences le caractère particulier à chacune d'elles, pour pouvoir leur assigner à chacune exactement le remede qui leur est propre. Delà, quoique nous ayons peut-être sous les mains des remedes puissans, propres à atteindre au but que nous nous proposons, c'est une difficulté jusqu'à présent insurmontable, que de ramener la diathèse cancéreuse à l'état sain.

Cependant nous croyons pouvoir conjecturer avec quelque fondement, que la principale différence de la putridité scorbutique, maligne & pestilentielle d'avec la purulente & la cancéreuse consiste, en ce que dans les premières les solides & les fluides sont infectés du vice putride en même tems, & comme d'un pas égal; au lieu que dans les dernières, ces mêmes fluides sont déjà très éloignés de l'état sain, avant que les effets de la sanie putride, résorbée qui les infecte, soient parvenus jusqu'aux solides. Car pour ne rien dire des autres phénomènes, le malade maigrit, les solides se dessèchent, deviennent plus roides & acquièrent un sentiment plus exquis: d'où il arrive que lorsque l'aiguillon putride vient à les toucher, ils sont plus fortement irrités & conséquemment exécutent ou tachent d'exécuter des mouvemens plus vifs, ou ce qui est la même chose, les solides sont atteints d'érétisme, de spasme, & d'un mouvement irrégulier d'irritabilité; désordres dont ils sont exempts dans les autres maladies, si nous exceptons la fièvre maligne, quand elle survient subitement.

Si l'on nous demande encore quelle différence se trouve entre la putridité purulente (a) & la cancéreuse, nous répondrons que nous la déduisons plutôt de leur degré d'intensité & d'énergie que de leur essence.

Quoiqu'il en soit du caractère spécifique de la putridité cancéreuse, que nous laissons à regret à dévoiler par de nouvelles expériences, il est certain que nous n'avons pas employé inutilement la cure antiseptique publiée par Boërrhaave, célébrée par de Haen, & confirmée par les expériences de Macbride. Nous conseillons donc aux autres de la mettre en usage, non-seulement dans les circonstances que nous avons désignées [§ 84]; mais encore avant l'amputation du cancer du second degré déjà avancé, & des degrés suivans; pendant le cours de la plaie qui la suit, & encore après la parfaite consolidation, & cela pendant long-tems, de peur que la dyscrasie des humeurs ne re-

(a) Nous voulons parler de la putridité purulente, chaude ou phlogistique, qui bien loin d'être la même que la putridité colliquative, en diffère au contraire infiniment.

viennent comme de l'assoupissement où elle paraîsoit être.

Cure anti-

LXXXVII. Tout le monde connoît ^{septique in-} les indications sur lesquelles porte la ^{terne} cure antiseptique interne. Personne n'ignore en effet qu'elle roule sur ces deux points principaux : 1^o. De dompter la diathèse putride actuelle. Si vous y réussissez, les mouvemens irréguliers des solides cesseront d'eux-mêmes, ainsi que les désordres de l'économie animale auxquels cette infection a donné naissance, & qu'elle fomentoit tandis qu'elle avoit toutes ses forces. 2^o. De mettre un frein à l'ichor putride, qui est sans cesse résorbé tant qu'il existe un foyer cancéreux, de peur qu'il ne reproduise l'infection que vous avez détruite.

On satisfait à la première indication par la diète & par la pharmacie. La diète fournit des alimens qui fermentent facilement, & qui abondent en air fixe ou *gas sylvestre*, principe dont l'économie du cancéreux a un très-grand besoin, comme étant un puissant antiseptique. Il faut d'ailleurs faire choix des alimens propres à lâcher le ventre.

Parmi les boissons, on doit préférer

le cidre qui a été conservé dans des bouteilles bien bouchées, susceptible encore de la fermentation vineuse; le mout de bière; la décoction des fruits mûrs, ou la suivante qui est recommandée par M. de Haën. (a): Faites cuire huit onces d'orge ou d'avoine dans de l'eau pure, jusqu'à ce qu'il creve, & réduisez la décoction à quatre mesures. La mesure contient quatre livres médicales. Ajoutez à chaque mesure, si le ventre n'est pas libre, un ou deux gros de crème de tartre ou autant de nitre. Il faut faire un usage habituel de cette décoction, ainsi que des autres boissons; dont les malades boiront autant qu'ils pourront sans s'incommoder.

Quant aux alimens médicamenteux, l'orge, l'avoine, le ris, & les bouillies qu'on en fait en fournissent de très bons. Il sera à propos d'y ajouter quelquefois du jus de citron, d'orange acide, de grenade, de la crème de tartre, &c, ou d'y faire entrer de l'oseille. Si ceci ne soutient pas assez

(a) *Ratio medendi*, tom. 1. pag. 5.

Le malade , on lui accordera du pain blanc bien fermenté avec des confitures. Quand vous aurez modéré la diathèse putride , vous emploierez avec fruit la diète lactée (a).

Parmi les médicamens antiseptiques le kinkina mérite la préférence. Nous nous en sommes servis avec une forte de profusion , selon la méthode du Docteur Larcher (b) ; savoir , nous avons donné par heure un gros de cette racine en poudre , par dessus laquelle nous faisons boire quatre onces de décoction amère (Cod. Paris) , tantôt acidulée avec l'élixir de vitriol de Mynsicht , depuis dix gouttes jusqu'à trente , & tantôt sans acide.

Nous avons lâché le ventre par le moyen de deux onces de pulpe de tamarinds , que nous donnions à prendre le matin à jeun dans un véhicule approprié à la nature de la maladie , & nous l'avons entretenu libre en

(a) Voyez l'excellente note de la dissertation de M. de Boissieu sur les antiseptiques , ouvrage couronné , pag. 128.

(b) Dans Macbride , ouvrage cité , pag. 218.

augmentant la dose de miel , qui entre dans les décoctions diététiques ou dans les bouillies.

On remplit la seconde indication par les mêmes moyens que la première , mais employés plus sobrement.

Quoiqu'appuyés sur la raison & sur l'expérience , nous soyons fermement persuadés d'avoir indiqué les vrais remèdes de la diathèse cancéreuse , nous prévoyons cependant & nous en avertissons, qu'ils ne réussiront pas dans tous les cas : car 1°. il y a des bornes certaines au delà desquelles les antiseptiques n'ont aucune énergie. Tant que le gluten qui constitue le lien des parties solides , sera exempt de putréfaction , tant que les solides conserveront leur organisation naturelle , il y a lieu d'espérer qu'on les ramènera à l'état sain ; mais dans le cas contraire il ne reste plus d'espérance. 2°. Comme les antiseptiques tendent à ramener à eux les humeurs putrides , de même les humeurs putrides entraînent les médicamens à leur propre dyscrase , avec d'autant plus de facilité , que la dose à laquelle on les donne est toujours petite en comparaison du

vaste océan des fluides. Combien feroit donc précieux un médicament, qui mêlé aux humeurs putrides, auroit pour les ramener à leur douceur primitive, cette énergie naturelle qu'a le ferment putride pour les entraîner à la diathèse de putréfaction.

F I N.

P R I X D U C A N C E R.

L'ACADÉMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon réserve ce prix pour l'année 1773, & demande de nouveau *des recherches sur les causes du Vice Cancereux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets, & les meilleurs moyens de le combattre.*

Il importe que les Auteurs, après avoir défini ce qu'on entend par *Cancer*, développent les progrès que la Médecine a faits jusqu'à nos jours dans la connoissance des Maladies *cancereuses*; qu'ils analysent les Observations, les expériences & les opinions des Auteurs les plus célèbres, en rassemblant les moyens Diététiques, Chirurgicaux & Pharmaceutiques employés jusqu'à présent pour attaquer ces formidables maladies; qu'ils les décrivent, rapportent leurs observations pratiques & leurs expériences; qu'ils apprécient les symptômes qui précèdent, accompagnent & suivent

Nota. N'ayant concouru pour ce Prix que la seconde année, c'est la seconde annonce que nous avons cru devoir remettre sous les yeux du Public.

le *Cancer* ; qu'ils en fixent le prognostic & établissent les indications dans ses différens sièges ; ses diverses espèces & les divers états ; qu'ils remontent aux principes qui y donnent lieu , qu'ils déterminent la manière de le reconnoître , & en donnent une théorie satisfaisante ; qu'ils démontrent les meilleurs spécifiques connus , dans tous les cas , en démontrant leur pouvoir ou leur insuffisance ; qu'ils donnent enfin , s'il est possible , de nouvelles vues sur les découvertes à faire & sur les moyens d'y parvenir. L'Académie invite les Auteurs à dresser des tables raisonnées , qui contiennent l'extrait de ce qu'ils auront dit de plus essentiel.

Le prix étoit de 600 livres , somme déposée par M. Pouteau , Académicien ordinaire , pour être adjugée , par l'Académie , à l'Auteur du meilleur Ouvrage sur ce sujet , qu'elle a continué , en conservant les Mémoires admis au concours en 1770. Un citoyen plein de zèle pour l'humanité , sans vouloir être connu , a doublé la somme proposée , de sorte que le prix est actuellement de 1200 livres.

Le concours a été nombreux ; il a fourni plusieurs Ouvrages considérables. Dans ce nombre , l'Académie a distingué le Mémoire latin , coté n.º 8 , intitulé *DE CANCRO Dissertatio Academica* , portant pour devise. *Prolem sine matre creatam*. Elle lui a adjugé le prix de 1200 liv.

L'Auteur est M. PEYRILHE , Docteur en Médecine , &c. Quoique ce Mémoire soit élégamment écrit en latin , l'Académie invite l'Auteur à le publier avec une traduction , qui , en le mettant à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs , le rende d'une utilité plus générale.

Die 4 Aprilis.

Præfide M. Gardane. a.

Dissertatio de morbis à cessatione menstruorum, vulgò dicta tems-critique.

Bacc. M. Mathey.

QUESTIONES IN ACTIBUS

DOCTORATUM AGITATÆ,

ANNO 1780.

Die 5 Septembris. Præfide M. Thierry de Bussy.

Pro Doctoratu M. Dupré.

An apoplexia { *Vena sectio è sapientia?*
Emeticum?

Die 9 Sept. Præf. M. Duhaume.

Pro Doctoratu M. de Wenzel.

Utrum ad perficiendam { *Unicum?*
operationem cataractæ, { *Multiplex?*
instrumentum

Die 13 Sept. M. Pajon de Moncets M. Gauthier Præfidis vices gerente.

Pro Doctoratu M. Mathey.

Utrum in febribus { *Cardiaca?*
malignis { *Antiplogistica?*

C 4

Die 27 Septemb. Præfide M. Jeanroy.

Pro Doctoratu M. Chambon de Montaux.

An in usum bamar- { *Vena sectio?*
rhagid { *Emeticum?*

Die 28 Sept. Præfide M. Mauduit de la Varenne.

Pro Doctoratu M. de Fourcroy.

An morbi nervorum { *A laxitate?*
 { *Aensione?*

Die 29 Sept. Præfide M. Boyrot de Joncheres.

Pro Doctoratu M. Grozieux de la Guenée.

An in febribus { *Catbarica?*
intermittentibus { *Cortex Peruvianus?*

Die 2 Octobris M. de l'Epine M. le Begue de Presse Præfidis vices gerente.

Pro Doctoratu M. Berthollet.

An in febribus ma- { *Alexipharmaca?*
lignis { *Emetica?*

C 5

tomem rerum in comitiis medicis eodem anno actarum, exhibuit M. Descemet; denique lectæ sunt duæ dissertationes Medicæ inter plures ad id paratas, quæ, ob angustias temporis, legi non potuerunt.

Die 13. Supplicatio Universitatis in Æde Deo Sacrà sub invocatione Sancti Martini, in Collegio Sorbonæ-Plessæo.

Die 14. Obiit M. Barbeau Dubourg.

Die 15. Tumultus est matutinis horis, in Ecclesiâ Abbatiali Sancti Germani à pratis.

JANUARIO 1780.

Die 8. Solemne sacrum in Facultatis Sacello pro requie æternâ animæ M. Barbeau Dubourg.

Die 22. Quum per antea actos menses, coarctatis rudibus, impeditæ fuerint Scholarum fores, cæmentariorumque labores suo, non mediocri, strepitu, debitæ studiis tranquillitati adversatæ fuerint, ea in causâ fuerant quòd more diutius feriatæ fuerint Scholæ. Jam verò sublati hæc impedimentis, statuit Saluberrima Facultas, instauranda quamprimum studia, usque ad Septembrem, præsentem tantum anno, proroganda, ne quid Philiatrici detrimenti

C 6

